

La invención de una geografía
de la Península Ibérica
II. La época imperial



Gonzalo Cruz Andreotti,
Patrick Le Roux y
Pierre Moret (eds.)

ACTAS

INTRODUCTION: LA GÉOGRAPHIE ROMAINE IMPÉRIALE, ENTRE TRADITION ET INNOVATION

PASCAL ARNAUD

Université de Nice-Sophia-Antipolis

Je remercie infiniment les organisateurs de ce colloque d'avoir bien voulu me confier la tâche difficile d'introduire cette rencontre. Honneur redoutable quand je vois combien d'autres auraient pu s'acquitter avec un bonheur au moins égal de cette tâche, parmi les illustres collègues qui collaborent à ce volume, et au nombre desquels j'ai la chance de compter beaucoup d'amis chers. Pour nous avoir offert l'opportunité de cette rencontre, qu'ils soient aujourd'hui remerciés: elle nous permettra de mesurer, grâce à eux tous, l'ampleur du chemin parcouru durant le dernier quart de siècle, et la complexification progressive de l'objet étudié.

Il ne sera assurément pas de mon propos de réduire la production géographique d'époque impériale à celle des périodes antérieures. Une telle réduction équivaldrait à méconnaître entièrement les évolutions quantitatives et qualitatives des connaissances géographiques et de leur mise en forme et en système qui caractérisent quatre siècles d'histoire impériale dont il est douteux qu'ils aient constitué eux-mêmes un ensemble entièrement cohérent à une échelle aussi longue. Il convient néanmoins de se garder d'une position qui réduirait ces évolutions à un simple progrès des connaissances ou même à une révolution. C'est sur ce jeu complexe d'empilage de strates où tradition et innovation entretiennent des rapports complexes que je voudrais m'arrêter dans cette introduction, dans le souci d'éviter toute systématisation abusive.

Je partirai d'un constat simple: si l'on excepte le pseudo-Skylax, le périple dit «de Hannon», un large extrait du second livre de la *Géographie* d'Artémidore, de découverte récente et d'authenticité déjà contestée, nous n'avons de connaissance directe d'aucun texte géographique antérieur à l'empire. On doit tirer de ce constat

trois conséquences qui expliquent le choix de notre titre. La première est que nous ne connaissons les auteurs antérieurs que par leur intermédiaire et qu'ils en restent à ce titre largement tributaires. C'est l'un des aspects du poids de la tradition. La seconde est que nous avons perdu les uns et conservé les autres, et que certains auteurs d'époque impériale étaient à leur tour devenus, à la veille de l'Antiquité Tardive, la tradition. La troisième est sans doute que la notoriété qui s'attache à un auteur, et s'exprime, notamment, par son intégration à la doxographie, est inversement proportionnelle à la lecture directe et de première main de son œuvre.

1. L'héritage du passé et le poids du conservatisme structurel de la géographie ancienne

La démarche géographique héritée d'Ératosthène en est en partie responsable. Elle se fonde sur une méthode, la *diorthôse*, qui entretient avec la tradition antérieure des liens paradoxaux. D'abord, parce que la «correction» n'est pas condamnation globale, et qu'elle conduit à valider la majeure partie des données antérieures. Ensuite parce que ce concept, tout comme celui de l'*épanorthôse*, est emprunté au vocabulaire de l'édition critique hellénistique, et entretient des liens essentiels avec les postures intellectuelles propres aux écoles d'exégèse homérique à l'égard de la tradition homérique. La *diorthôse* (correction de la leçon du texte), ou l'*épanorthôse* (rétablissement de la leçon du texte contre une correction d'éditeur) se comprenaient en effet par référence à un texte ancien réputé infallible¹, à valeur quasi-dogmatique. On sait que la même valeur inspirée a été prêtée aux poètes. La *diorthôse* –et a fortiori l'*épanorthôse*– sont ainsi au moins autant une force de conservation que d'innovation. Non seulement le corpus des mesures réputées consensuelles sur lesquelles se fondait la construction théorique de l'image du monde demeurait relativement réduit, mais encore la démarche du géographe ancien consistait le plus souvent, après Ératosthène, à se fonder sur un auteur, ou sur un état du débat, et à y apporter sa propre contribution, soit en introduisant de nouvelles mesures, soit en contestant la pertinence d'une reconstruction mathématique². L'inventaire des mesures transmises par l'intermédiaire de Pline ou de Strabon montre en effet un nombre limité de variantes principalement tributaires du choix de retenir des données alternativement issues de l'expérience ou du calcul. Les remises en cause globales du type de celles qu'Hipparque imposait à Ératosthène demeuraient l'exception, et tendaient en règle générale à valider contre un état récent du

¹ AUJAC, G. (1966).

² Sur ce point, la contestation par Strabon de la reconstruction polybienne de la Méditerranée occidentale est exemplaire (STR., II 4.3 et II 5.8, cf. ARNAUD, P. (2005): 153-154).

savoir les états antérieurs: on sait comment, contre Ératosthène, Hipparque validait, non sans un désir de provocation, «la carte des anciens»³, et comment Strabon préfère ordinairement Ératosthène à Polybe dès qu'il s'agit de choix importants⁴.

1.1. Les conditions de la réception des géographes anciens auprès de leurs contemporains: les critères de l'autorité

Dans le contexte d'incertitude qui s'attachait aux données et aux savoirs géographiques de l'Antiquité, il est difficile de s'arrêter à une posture positiviste⁵ qui se limiterait à admettre que toute connaissance nouvelle était immédiatement et sans discussion admise et intégrée à l'édifice du savoir pour autant que nous pouvons établir, par des liens d'une pertinence variable, une relation entre une terre nommée par les Anciens et une terre aujourd'hui connue. D'une part, l'association avérée entre un lieu réel et un toponyme issu de la tradition pouvait procéder dès l'Antiquité de la mise en adéquation toujours hasardeuse de la réalité perçue et du contenu semi-mythique des descriptions anciennes, constitutives de la mémoire collective des lieux. Le terme de *fabulosus* est associé par Pline⁶ à des lieux des côtes atlantiques de la péninsule ibérique auxquels s'attachaient des légendes ou traditions anciennes, parfois homériques. Les îles extrêmes qui bornaient la connaissance de l'extrême occident, *Thoulè* et *Cernè*, ou encore les îles Cassitérides et Fortunées, avant d'être l'Islande, Mogador, les Canaries, les Açores ou toute autre île réelle avec laquelle on voudrait ou aurait voulu les identifier, doivent aussi être considérées comme des lieux mythiques propres aux conventions de représentations de l'exocéanisme parodiées par Lucien dans son *Histoire vraie*⁷. Dès que les *eschatiai* étaient l'objet d'une description, celle-ci était suspecte d'avoir travesti en *historia* un *plasma*, conformément aux usages du genre romanesque, qui s'attachait à une narration à la première personne, voire le *mythos* pur et simple, qui constituait un trait indissociable de la représentation des *eschatiai*.

D'autre part, le temps nécessaire à la validation d'un auteur et à la banalisation du contenu de son œuvre –généralement synonyme d'une connaissance indirecte–

³ STR., I 4.1; cf. HIPPARQUE, frgts. 14 sq. Dicks; BERGER, H. (1903): 466 sq. & 590 sq.

⁴ STR., II 4.4.

⁵ DIHLE, A. (1980).

⁶ NH 4.115, à propos du fleuve *Obluionis*, ou encore NH 3.6, 5.3. De même aux confins méridionaux du monde: NH 6.195: *reliqua deserta, dein fabulosa*.

⁷ Ces conventions se retrouvent dans la description strabonienne des îles Cassitérides (STR., III 5.11, C 576) et dans le récit que donne Scribonius Démétrios de son séjour dans une île habitée par les esprits au large des îles britanniques (PLUT., *Def. Oracul.* 419 E). Ces conventions relatives à l'Océan, à ses îles, sont bien résumées par Pline (NH 32.59): *insulaeque aliae atque aliae Oceani fabulose narratae*. Sur l'Océan comme lieu de la fiction, cf. ROMM, J.S. (1992): 172-214, en particulier 196-199.

s'avère d'ordinaire assez long pour surprendre: la connaissance d'Ératosthène, et plus encore sa lecture directe, paraissent être encore restées l'apanage d'un cénacle très réduit d'initiés à l'époque de Cicéron⁸. Il reste la référence naturelle d'Arrien de Nicoméde sous le règne d'Hadrien⁹, et inspire le texte et les cartes schématiques de Cosmas Indicopleustès¹⁰, sans que l'on puisse déterminer s'il était alors encore l'apanage d'une élite. Il faut attendre la dernière génération de la République pour voir banalisées les thèses de Pythéas¹¹, essentiellement par l'intermédiaire de Posidonius. Mais la forme des noms montre qu'au début de l'empire, il n'était déjà plus connu de première main¹². La source la plus récente à la connaissance du monde dans le tableau que donne Agathémère au début de son opuscule est Posidonius d'Apamée. La géographie de Strabon paraît être restée inconnue pendant près de deux siècles, et la plupart des terres lointaines décrites par Ptolémée –qui en tire lui-même la description de sources antérieures– ont peiné à s'inscrire chez les autres auteurs. Arrien¹³ pouvait écrire que nul ne naviguait, à moins d'y être poussé par le mauvais temps, dans notre actuelle mer Rouge, alors que ces itinéraires commerciaux étaient pratiqués depuis l'époque hellénistique, qu'ils avaient déjà été décrits par le *Périple de la mer Érythrée*, et que Marin de Tyr et Ptolémée, connaissaient des routes beaucoup plus méridionales. Il est difficile ici de faire la part des connaissances réelles d'Arrien et d'un archaïsme délibéré, propre à une posture littéraire.

On peut certes s'interroger sur les usages propres à la citation et sur la possibilité que les auteurs du répertoire aient pu être utilisés plus souvent sans être nommés; mais on peut difficilement faire l'économie d'une réflexion de fond sur les conditions qui présidaient à la validation collective des savoirs géographiques

⁸ Sans doute convient-il en effet de bien distinguer les références doxographiques propres à certains points du débat géographique ou chorographique. Cicéron fait figure de pionnier à Rome en lisant Eratosthène, mais il le fait dans le cadre bien précis et original du projet de rédaction d'une géographie (CIC., *Att.* 2.4,1; 2.6,1; 2.7,1). Les sources consultées par Cicéron sur les conseils d'Atticus, à savoir Sérapion d'Antioche, Tyrannion et Hipparque, montrent un intérêt particulier d'Atticus et de Cicéron pour la géographie mathématique, au détriment de la géographie descriptive de Polybe ou d'Artémidore. Elles nous rappellent que c'était en fait une idée d'Atticus de pousser Cicéron à produire une nouvelle image du monde, entreprise dont ce dernier devait reconnaître qu'elle dépassait ses capacités mathématiques.

⁹ ARR., *Ind.* 3.1. C'est de propos délibéré qu'Arrien a choisi d'achever l'ouvrage par une description, sans rapport direct avec son propos, de Cyrène, patrie d'Ératosthène (43.13).

¹⁰ WOLSKA-CONUS, W. (1962): 240-270 et pl. XI. Cosmas s'inspire également d'Éphore dont il reproduit la vision schématique du monde (pl. XIII).

¹¹ DION, R. (1965).

¹² La forme grecque originale paraît avoir été Θούλη (GÉMIN., *Isag.* 6.9; STR., I 4.2-3; II 1.12; II 5.12; DION. PER., 580; PTL., *Géogr.* 2.3,32; MARC. HERACL., *Per. Mar. ext.* 1.6 = GGM I p. 521). La forme latine *Thule* (VERG., *Georg.* 1.30) est translittérée à partir d'une source grecque. Par une démarche grécisante régressive, le reste de la tradition latine unanime a fabriqué un toponyme *Thyle* (MEL., III 6.57; PLIN., *NH* 2.187; 2.246; 4.104; TAC., *Agr.* 10 [var.: *Thile, Tyle*]; OROS., I 2.79 [var.: *tyle, tylae, thulae, tholae*]).

¹³ *Ind.* 43.3-10.

sous l'empire. On peut, pour en améliorer notre perception, se fonder sur trois dossiers principaux: les termes du procès en imposture intenté par Strabon à Pythéas, ceux du même procès intenté par Hipparque à Patrocle –et la défense de ce dernier par Strabon– et ceux dans lesquels Marin de Tyr analyse les relations de voyage, notamment celles des marchands¹⁴.

Le premier point à signaler, commun aux trois auteurs, est la défiance de principe qui s'attache à la relation de voyage et au récit d'exploration, *a fortiori* lorsqu'il a pour objet le lieu par excellence de la fiction, à savoir l'Océan¹⁵. On le rapportera au contenu de l'*Histoire vraie* de Lucien. Pour leurs détracteurs, ces narrations se présentaient comme autant d'*historiai*, mais procédaient en réalité de deux autres modes de représentation du réel, constitutifs de genres littéraires: *plasma* –la fiction vraisemblable– ou *mythos* –l'Univers poétique. Cette défiance se fondait sur la conscience des contraintes littéraires propres au récit de voyage dans des terres lointaines, et, *a fortiori*, aux parocéanités. L'habillage romanesque, le goût du merveilleux et le poids des représentations convenues des *eschatiai* ne permettaient plus de distinguer le vrai du faux au sein d'une relation, fût-elle relative à un voyage réel ou à des données connues par ailleurs. La relation du voyage d'exploration conduit par Polybe sur les côtes atlantiques du Maroc en donne un bon exemple, puisque sous couvert de description d'un voyage réel, on y trouve toute la collection des images qui s'attachent, d'Hérodote au pseudo-Hannon, en passant par Aristote, à la représentation des côtes occidentales de l'Afrique, perçues comme lieu d'origine du Nil¹⁶. Pas plus que Scribonios Démétrios¹⁷, dans le récit que lui prête Plutarque (*Def. oracul*, 419 E), il ne parvenait à se défaire des tropismes propres à la description des *eschatiai* et de leurs différentes parties. Pour Marin de Tyr, les relations de marchands et de marins étaient par nature marquées du sceau de la fausseté, car de telles relations étaient contraires à l'intérêt de leurs auteurs, et ne pouvaient procéder que du désir de se faire valoir, antinomique de la vérité.

Toute description de terres nouvelles et de merveilles était-elle donc à écarter par nature? Pas tout à fait, car les Anciens avaient élaboré en la matière quelques critères susceptibles de distinguer le vrai du faux.

¹⁴ Pythéas: STR., I 4.2; I 4.3; II 4.2, C 104; II 5.8; IV 5.5, C 201; VII 3.1, C 295; Patrocle: HIPPARQ., *apud* STR., II 1.4, C 68-69; Marin de Tyr: PTL., *Géogr.* 1.11: «Ces marchands se soucient peu de trouver la vérité, occupés qu'ils sont par leurs affaires. Au contraire, ils exagèrent souvent les distances par fanfaronnade». STR., XV 1.4, exprime la même défiance de principe à l'égard des marchands, et se refuse à utiliser leurs témoignages, parce qu'il s'agit de simples privés. Les relations de commerce servaient de prétexte à bien des fables propres aux parocéanités. Caelius Antipater (*HRR*, frgt. 56 = PLIN., *NH* 2.169) aurait ainsi utilisé le témoignage d'un homme qui aurait navigué d'Espagne en Ethiopie *commercii gratia*.

¹⁵ ROMM, J.S. (1992): 172-214.

¹⁶ DESANGES, J. (1978): 39-85; 141-145.

¹⁷ L'historicité de ce personnage n'est pas douteuse: il a laissé à *Eburacum* (York) deux dédicaces jumelles sur plaques de bronze, l'une aux dieux du prétoire de l'*hémégonikon* impérial, l'autre à l'Océan et à Téthys (*RIB* 622 et 623). DESSAU, H. (1911).

La qualité –en l’occurrence la dignité– du témoin était l’élément déterminant dans le processus de validation du témoignage. Cette dignité était d’abord celle qui s’attachait à l’autorité politique. C’est bien sûr celle qui s’attache aux victoires ou aux récits de victoire, qui sont partie intégrante de l’histoire. C’est aussi celle qui s’attache au patronage de l’autorité étatique. La caution d’Alexandre, des Ptolémées, de Scipion, de Pompée, de César ou des empereurs de Rome suffisait à valider une donnée, et n’est pas étrangère à la typologie des voyages de découverte que l’on trouve chez Plutarque¹⁸, qui oppose aux voyages effectués sur ordre de l’État les voyages de simples particuliers voués soit au commerce, soit à la quête de savoir. Pour Polybe, les particuliers mentaient pour attacher leur nom à une découverte¹⁹. Leur désir de publier les rendait suspects. Pour Marin, il en est de même du témoignage des marins qui allongent les durées de navigation «par fanfaronnade». Placer une description sous l’autorité d’un État suffit à la valider, qu’il s’agisse de Néchao, de Hannon, d’Himilcon, de Scylax, de Timosthène, et l’usurpation d’identité d’un personnage public a été un recours classique des faussaires hellénistiques et romains en quête de validation. La garantie de l’État cautionne le contenu de la description polybienne des côtes atlantiques du Maroc, mais aussi celles de Denys de Charax ou de Juba. Pline ne manque pas de signaler que ces initiatives répondent à une demande de l’État ou mentionne les titres de leurs auteurs²⁰, ce qui suffit à en valider le contenu, de la même façon que Strabon oppose à Pythéas des informations recueillies par Scipion²¹. Dans le débat qui l’opposait à Hipparque sur la crédibilité de Patrocle²², Strabon valide le témoignage de Patrocle contre celui de témoignages pourtant concordants en se fondant sur la qualité institutionnelle du témoin et sur la confiance que des rois avaient placée en lui, et avance comme ultime argument que l’information transmise par Patrocle remontait en dernière analyse à Alexandre lui-même, ce qui suffisait à clore le débat. La même autorité garantit aussi non seulement les données des bématises d’Alexandre, mais aussi l’ensemble des valeurs recueillies sur les milliaires auxquelles Polybe semble avoir été le premier à emprunter des informations²³.

Elle est ensuite celle qui s’attache à des personnages officiels, empreints de la *dignitas* nécessaire. Pline valide ainsi les descriptions de *mirabilia* les plus éculées

¹⁸ PLUT., *Def. oracul.* 410 A, 419 E.

¹⁹ PLB., XXXIV 5.7 = STR., II 4.2.

²⁰ NH 5.16: *Iuba, Ptolemaei pater, qui primus utrique Mauretaniae imperitavit*; 51: *Iuba rex*; 6.139: *Dionysium, terrarum orbis situs recentissimum auctorem, quem ad commentanda omnia in orientem praemiserit Diius Augustus, ituro in Armeniam ad Parthicas Arabicasque res maiore filio. (...) Iubam regem, ad eundem Gaium Caesarem scriptis uoluminibus de eadem expeditione.*

²¹ PLB., XXXIV 10.7 = STR., IV 2.1, C 190.

²² STR., II 1.4-6, C 69.

²³ PLB., XXXIV 11.8 = STR., VI 3.10, C 285; PLB., III 39.8 (où la mention du bornage de l’espace entre le Rhône et les Pyrénées, correspondant au tracé de la *via Domitia* est considéré par beaucoup comme une addition postérieure à la mort de Polybe).

relatives aux rivages de l'Océan en les plaçant sous la caution d'*equites Romani*, de gouverneurs de province ou d'ambassades de décurions, comme celle du monstre *physiter*, du triton danseur d'une grotte près d'Olisippo, des Néréides de la même région ou de celles qui s'étaient échouées sur les côtes des Santons, ou encore des monstres marins destructeurs de navires de l'Océan Gaditain²⁴.

Le caractère divin de la dignité impériale peut enfin prendre le relais de la prescience du vrai propre aux poètes épiques et tragiques en général, et à Homère en particulier, et devenir en soi le gage de la vérité. C'est l'argument ultime qu'avance Pline (*NH* 3.17) pour expliquer la discordance des chiffres donnés par Agrippa avec ceux des données avérées disponibles à l'époque de Pline pour les dimensions de la Bétique:

Agrippam quidem in tanta uiri diligentia praeterque in hoc opere cura, cum orbem terrarum orbi spectandum propositurus esset, errasse quis credat? Et cum eo diuum Augustum? Is namque complexam eum porticum ex destinatione et commentariis M. Agrippae a sorore eius inchoatam peregit.

«Qui irait croire qu'Agrippa a pu commettre une erreur, quand on sait l'ampleur de sa diligence et celle du soin particulier qu'il mit à la tâche qu'il s'était assignée d'afficher publiquement le monde pour le donner à voir au monde? Et qu'Auguste se serait trompé avec lui? Car c'est bien ce dernier qui mena à son terme le portique qui le renferma, et dont la construction avait été commencée par la sœur de M. Agrippa conformément au projet et aux *Commentaires* qu'avait laissés ce dernier».

Agrippa n'a pu se tromper. Il n'a pu le faire car la *diligentia* de ce personnage public, étant connue, suffisait à les garantir. C'est la nécessité de poser en principe l'infailibilité d'Agrippa qui nous vaut d'être un peu plus renseignés sur son dessein et sur la fameuse carte de la *porticus Vipsania*. Car la suprême validation de son témoignage réside dans le fait que le divin Auguste, admis au rang des dieux, se soit fondé strictement sur ces données et sur la volonté d'Agrippa pour faire établir la carte de la *porticus Vipsania*. Admettre qu'Agrippa s'était trompé, cela aurait été admettre collatéralement la faillibilité d'Auguste, ce qui n'était pas admissible. Il fallait donc rapporter les données d'Agrippa à un objet géographique distinct de l'objet homonyme, contemporain de Pline, selon une méthode de validation empruntée à l'exégèse homérique.

La dignité inhérente à la place reconnue à un auteur dans la hiérarchie des autorités scolastiques était également un critère déterminant du vrai. Elle garantissait non seulement leurs affirmations, mais aussi celles des auteurs qu'il avait cités et admis pour sincères et vrais. Plus que l'autorité d'Ératosthène et d'Hipparque, c'est celle de Posidonius qui a validé le récit de Pythéas, que contestait une majorité

²⁴ PLIN., *NH* 9.8; 9.9; 9.10.

des penseurs antérieurs à Posidonius; et si Ératosthène, Hipparque et Posidonius en ont validé le contenu, c'est bien entendu d'abord parce que celui-ci leur convenait, mais aussi parce qu'il était conforme à l'opinion générale, et parce que la notoriété de l'astronome Pythéas leur donnait une caution²⁵. Strabon défend de la même façon Patrocle au titre de ses mérites personnels et des capacités que sa culture géographique lui donnait de proférer un témoignage crédible²⁶.

Le consensus de nombreuses générations, qui s'attache naturellement aux autorités du passé, notamment aux poètes, est enfin la garantie ultime du vrai, qui est aussi le meilleur gage du caractère anachronique d'une géographie qui décrit autant un univers culturel qu'un univers réel. Strabon l'applique à Pythéas lorsqu'il le condamne pour être le seul à donner une information (IV 4.5, C 201). Face à un témoignage unique il ne pouvait y avoir de certitude, mais seulement acte de foi (*pistis*) étranger à la démarche heuristique du géographe. On retrouve le même point de vue chez Aelius Aristide lorsque, s'agissant d'Euthydème, il oppose l'unicité de l'autopsie à la garantie du consensus (*Orat.* 91; 93; 95). Hipparque (*apud STR.*, II 1.4, C 68-69) l'appliquait à Patrocle: on ne devait pas comme Ératosthène mettre sa confiance (*pisteuein*) en le seul Patrocle, alors que la carte des anciens, Déimaque et Mégasthène apportaient un témoignage concordant. De la même façon, Ptolémée (*Géogr.* 1.17), fonde en fait la valeur de ces témoignages sur leur caractère concordant, et la limite de ce fait à un certain nombre de points. Il constitue à cet égard une relative exception²⁷ dans la géographie antique lorsqu'il oppose à Marin le témoignage des marchands, en les considérant, par le biais d'une périphrase, presque comme des *historiaî*.

Le témoignage d'un rustre honnête valait en somme moins que la construction intellectuelle d'un érudit élaborée en conformité avec l'opinion établie garantie par l'accord des autorités. Cette posture intellectuelle s'inscrit dans le cadre global d'une société où la nouveauté était tout le contraire d'une qualité.

2. Conservatisme de la géographie romaine impériale

2.1. Le primat des bons pères: l'héritage d'Ératosthène, d'Artémidore et d'Homère

Il n'y a pas lieu de s'étonner dans ces conditions du conservatisme ambiant de la géographie impériale. Pour partie, il tient au poids de la culture littéraire comme moteur de la diffusion des connaissances géographiques qui s'expriment à travers

²⁵ STR., I 4.4, C 63; II 5.8, C 115; VII 3.1, C 295; DION, R. (1965).

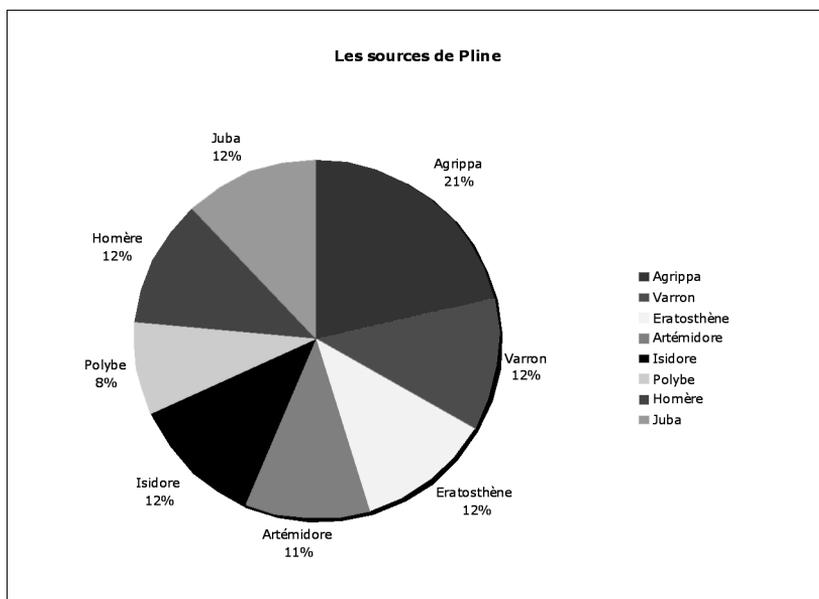
²⁶ STR., II 1.2, C 68; à ces mérites personnels s'ajoute la caution royale (STR., II 1.6, C 69).

²⁷ On soulignera néanmoins le précédent d'Ératosthène (fgt. III A 8 Berger = STR., II 1.5, C 69) et celui de Posidonius (récit d'Eudoxe de Cyzique, cf. STR., II 3.4), qui appréciait la recevabilité individuelle de chacun de ces récits.

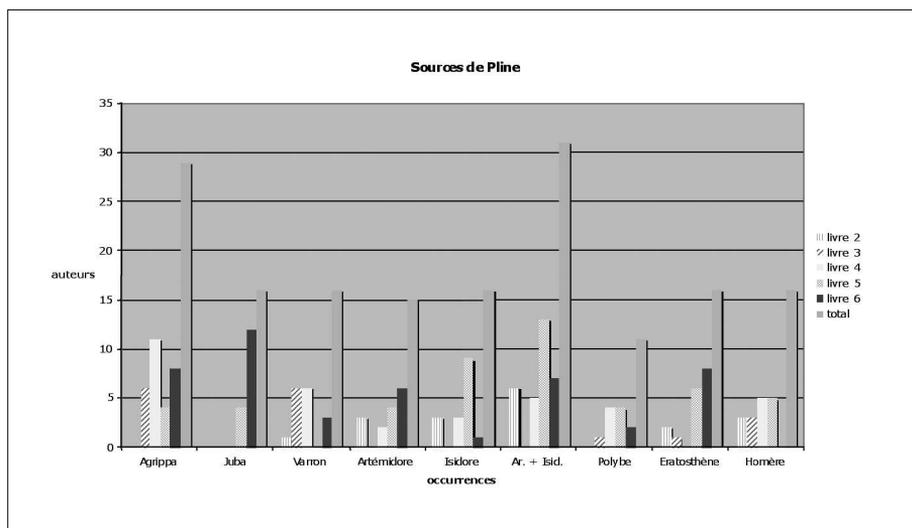
les gloses ou les lexiques géographiques tels que celui de Vibius Sequester, dont P. Parroni²⁸ a bien montré qu'il correspondait à l'inventaire des toponymes cités par les auteurs latins du répertoire scolaire.

Plus globalement, on en connaît les effets chez les géographes. Il n'est pas inutile de jeter un œil sur la ventilation statistique des sources nommément citées par Pline dans ses livres géographiques. L'exercice a assurément ses limites, car la citation explicite d'un auteur est l'exception par rapport aux emprunts non signalés, et parce qu'elle paraît obéir à des règles, ou, à tout le moins, à des intentions encore mal mises en évidence par l'érudition. S'en tenir aux citations explicites est nécessairement réducteur, car on ne comptabilise ni les sources administratives, ni tous les auteurs que l'encyclopédiste a utilisés sans les nommer. Mais c'est le seul ensemble quantifiable, et il exprime à tout le moins l'image que l'auteur a voulu donner des liens qui l'unissaient à ses devanciers. L'étonnant équilibre du volume des citations par auteur est à cet égard trop frappant pour ne pas avoir été le fruit d'un choix délibéré de la part de Pline.

On remarque ensuite la place importante occupée non seulement par Agrippa –près du double de la part dévolue aux autres auteurs– mais encore des *recentiores* étrangers au débat géographique hellénistique: Varron, Juba, et Isidore de Charax, qui, avec Agrippa, représentent plus de la moitié des auteurs cités, et contribuent



²⁸ PARRONI, P. (1965).



ainsi à une impression recherchée par Pline de modernité propre à la chorographie. Elle procède certainement de la somme de plusieurs motivations, mais principalement de celle de célébrer les auteurs d'expression latine (Varron et Agrippa) dont les Grecs, comme Strabon, faisaient si peu de cas. Varron était pour l'encyclopédiste l'autorité d'expression latine par excellence. Agrippa, Juba et Isidore –s'il est bien le même que Denys de Charax mentionné par Pline (*HN* 6.141)– sont tous trois liés à Auguste: le premier en tant que co-régent de l'empire et parce que son œuvre était réputée validée par Auguste dans les conditions que l'on a vues plus haut, les deux derniers parce qu'ils avaient écrit pour les fils d'Auguste²⁹ et possédaient en outre une valeur symbolique, car ils marquaient la soumission des *eschatiaï* au fondateur de l'empire, le premier comme roi-client du royaume situé aux confins sud-occidentaux de l'œcumène, toujours désigné par Pline par son titre royal: *rex Iuba*, le second pour avoir été originaire des rives du mythique *mare Rubrum*.

Si leur dignité a attribué à ces *recentiores* une place particulièrement importante, elle ne doit pas faire oublier l'importance des auteurs antérieurs, et au premier chef celle d'Homère. Si l'on se tourne vers les *indices* du livre I, on remarque que Caton est toujours cité avant Agrippa, et qu'Hécateé de Milet apparaît systématiquement en seconde position des auteurs grecs, derrière Juba ou Polybe pour les livres IV à VI.

²⁹ PLIN., *NH* 6.141: *Hoc in loco [sc. Charace] terrarum orbis situs recentissimum auctorem, quem ad commentanda omnia in orientem praemiserit Diius Augustus ituro in Armeniam ad Parthicas Arabicasque res maiore filio, non me praeterit nec sum oblitus auctorem uisum nobis introitu operis: in hac tamen parte arma Romana sequi.*

Si l'on observe maintenant la répartition des citations par livre, on se rend très vite compte que les auteurs les plus récents ont été moins sollicités pour les régions anciennement connues, où les auteurs anciens ont conservé intact leur attrait. Ce phénomène s'inscrit de fait dans le cadre de la validation du consensus mentionné plus haut, les auteurs récents étant nommément cités principalement là où ils présentent des données divergentes de la tradition, ce qui pose évidemment le problème de tous les cas où ils étaient en accord avec celle-ci, qui semblent majoritaires et placent ces ouvrages plus du côté du conservatisme que de l'innovation.

2.2. *Les continuateurs: Agrippa, Strabon, Isidore*

C'est évident de Strabon: sauf là où la conquête et l'administration romaines avaient apporté des avancées décisives, la documentation est rarement postérieure à Posidonius. Sa dépendance à l'égard de la géographie hellénistique est telle que certains érudits, comme F. Lasserre, ont pu construire l'image, sans doute abusive, d'un Strabon plus dépendant de Posidonius qu'original. Pour autant, les termes du débat, sont généralement ceux de Polybe et les bases numériques sur lesquels s'engage la démonstration celles de la tradition ou d'Artémidore. Strabon, continuateur de Polybe en histoire, fait aussi figure de continuateur en géographie.

Il n'est pas le seul. Isidore de Charax, considéré par Pline l'Ancien, comme l'auteur le plus récent, de son temps³⁰, apparaît chez lui dans un contexte tout à fait similaire. On voit comment, s'agissant de la Bretagne, Isidore, en dépit des données nouvelles, s'en tenait, au moins pour la circonférence, qui n'avait pu être établie depuis, aux informations anciennes de Pythéas³¹. Ses citations sont généralement associées chez Pline à celles d'Artémidore, qu'il reprenait à son compte ou corrigait dans le détail. L'encyclopédiste ne paraît du reste connaître Artémidore qu'à travers d'autres auteurs, principalement Isidore, dont l'oeuvre perdue s'apparente à celle d'un continuateur, quelque fragmentaire que puisse être la perception que nous puissions en avoir, mais aussi sans doute à travers Agrippa et Varron.

L'oeuvre d'Agrippa paraît également s'inscrire pour une large part dans la logique d'une double tradition, grecque et romaine³². L'examen détaillé des fragments

³⁰ PLIN., *NH* 6.141, si toutefois Denys et Isidore de Charax ne font qu'un. Les sources les plus récentes de Pline étaient donc, de son point de vue, augustéennes, ce qui ne manque pas de surprendre si l'on sait que Pomponius Mela, qu'il ne cite jamais dans le texte, mais qu'il utilise à l'évidence, figure dans l'index du premier livre de la *Naturalis Historia*, au nombre de ses sources pour chacun de ses livres géographiques –à moins, bien sûr, qu'il n'emprunte la notule concernant Isidore-Denys de Charax à une autre source...

³¹ PLIN., *NH* 4.102.

³² KLOTZ, A. (1930-1931): 464-466.

qui lui sont explicitement attribués³³ montrent qu'elle est largement tributaire de la méthode d'Ératosthène, et que, quoiqu'elle ait débouché sur une réalisation spectaculaire dont l'élément central paraît avoir été une carte, elle reposait assurément sur un texte assez développé, irréductible à de simples notes préparatoires, et sans doute située à mi-chemin d'Ératosthène³⁴, d'Artémidore³⁵ et de Varron³⁶. L'adossement de la description aux découpages administratifs de l'empire est en particulier un trait déjà présent chez Artémidore (fgt. 21 Stiehle), qui inscrit Agrippa dans une tradition plutôt qu'elle n'en fait l'auteur d'une construction administrative du monde soumis.

Cet ouvrage, pour autant que les fragments nous permettent d'en percevoir la réalité, la forme et le contenu, paraît s'inscrire dans la plus pure tradition de la géographie descriptive. Seuls les choix de Pline, par qui nous en ont été transmis les fragments, ont pu conduire à la réduction apparente de cette œuvre à une simple série de mesures. On y trouvait à l'évidence bien d'autres informations, notamment des informations ethnologiques dans la lignée de Caton et de Varron (mention des origines)³⁷, et des citations relativement étendues d'autres auteurs, notamment de Polybe³⁸. La méthode se fondait sur un diaphragme mesuré³⁹ le long duquel étaient assemblés des sphragides: elle était celle d'Ératosthène. Le fait que les sphragides d'Agrippa ne soient cités que pour l'occident montre bien qu'il a été utilisé principalement là où le témoignage d'Ératosthène avait été rendu entièrement suranné par les connaissances nouvelles, mais pas là où elles continuaient à faire autorité. Elle comporte des données géographiques vouées à la mesure de la terre habitée (diaphragme, continents, sphragides) et des données plus strictement chorographiques (distances entre deux points, longueurs de segments de côte, largeur de bras de mer ou périmètres insulaires).

³³ Nous en excluons les fragments du «Chorographe de Strabon», admis par KLOTZ, A. (1930-1931), mais que tout incite à rapporter à un autre auteur, cf. GEMICHEN, G. (1880): 67 sq. qui y voit à tort Varron; PAIS, E. (1886): 159 sq.; ALY, W. (1957): 224 sq. et 272; SALLMANN, K. (1971): 93 sq. et 105 sq.; ARNAUD, P. (1991): 1165 et n. 189.

³⁴ Fgts. 51, 53 Klotz. KLOTZ, A. (1930-1931): 449 considère, sans doute avec raison, qu'Agrippa avait d'Ératosthène une connaissance seulement indirecte, par le canal de Varron.

³⁵ Plusieurs emprunts directs à Artémidore sont évidents: fgt. 13 Klotz = 7-8 Riese = PLIN., *NH* 3.86-87 où KLOTZ, A. (1930-1931): 407 a reconnu une donnée d'Artémidore connue par ailleurs (AGATH., V 20); fgt. 34 Klotz = 37 Riese = PLIN., *NH* 5.38; 6.209; fgts. 16 et 47 Klotz = 13 Riese = PLIN., *NH* 3.150; DETLEFSEN, D. (1906): 30, 87-89; PARTSCH, J. (1875): 40, 61; fgt. 55 Klotz = 39 Riese = PLIN., *NH* 6.64; fgt. 57 Klotz = PLIN., *NH* 5.31-32 (sans mention du nom d'Agrippa).

³⁶ Fgts. 51-53 Klotz, cf. le commentaire de l'éditeur *ad loc.*

³⁷ Fgt. 37 Klotz = 2 Riese = PLIN., *NH* 3.8: *Oram eam (Baeticae) in uniuersum originis Poenorum existimauit Agrippa.*

³⁸ Tout le périple polybien des côtes du Maroc (fgt. 59 Klotz = 25 Riese = PLIN., *NH* 5.9; DETLEFSEN, D. (1906): 83) est donné au style indirect et est introduit par *Agrippa dicit*. DESANGES, J. (1978): 123-133 qui conclut à «une étourderie de Pline», pour les limites du fragment de Polybe chez Pline. Il s'agit en fait d'une citation de Polybe, par Agrippa, qui lui emprunte d'ailleurs une de ses valeurs. Autre emprunt à Polybe, avec confusion de chiffres signalée par Pline: fgt. 66 Klotz = 36 Riese = PLIN., *NH* 6.206; DETLEFSEN, D. (1906): 77.

³⁹ Fgt. 66 Klotz = 36 Riese = PLIN., *NH* 6.207.

Les mesures d'Agrippa transmises par Pline sont en majorité originales, mais pas toujours, du moins pour autant que nos connaissances nous permettent de nous en faire une idée. Même originales, elles correspondent toutefois dans leur immense majorité à des segments mesurés par d'autres géographes. Agrippa s'inscrit à cet égard entièrement dans un corpus d'espaces mesurés relativement invariant d'Ératosthène à Artémidore, où seules les estimations changent d'un auteur à l'autre. C'est là typiquement l'ambiguïté de la diorthôse, qui fait de chaque auteur un continuateur autant qu'un contradicteur.

Quelques passages montrent par ailleurs que l'excellent Agrippa n'hésitait pas à l'occasion à emprunter des données à ses prédécesseurs, notamment à Artémidore et à Polybe, comme on l'a souligné plus haut, et que l'image qui se dégage de son ouvrage est extrêmement classique et se définit comme un mélange d'emprunts à la tradition dans la forme, dans la méthode et dans les données, et d'apports originaux, principalement en matière de données, soit que ces dernières aient été le fait de connaissance nouvelles soit qu'elles résultassent de calculs propres à l'auteur sur la base de combinaisons originales de données anciennes. Certaines estimations particulièrement faibles de bras de mer, par exemple entre la Crète et la Cyrénaïque, où les valeurs données par Agrippa sont de deux fois inférieures à celles que retenaient d'ordinaire les Anciens sur la base de l'expérience de la navigation⁴⁰, paraissent résulter de calculs géométriques.

En outre, comme on le verra bientôt, le recours systématique aux itinéraires que l'on a voulu prêter à Agrippa est extrêmement contestable. Si Agrippa a utilisé des itinéraires, il faut nécessairement supposer une intervention forte de sa part pour expliquer l'écart frappant entre les valeurs qu'il nous a transmises et les données brutes des itinéraires.

2.3. Faible notoriété des recentiores de Pline

Les rares sources récentes nommément citées par Pline sont en fait augustéennes. Il est clair qu'il a utilisé des sources plus récentes telles que Pomponius Mela, qu'il cite parmi ses sources au livre I, mais le refus de le nommer procède sans doute d'un goût d'antiquaire et d'une idéalisation de l'époque augustéenne qui ne sont pas étrangers à la première époque flavienne. Ce choix procède sans doute également du goût de l'encyclopédiste pour les sources officielles ou liées à des personnages officiels, comme autant d'autorités incontestables, et tient à la fois au fait que Pline entend se poser en chantre de Rome, des empereurs et de l'empire, et à sa position d'encyclopédiste, irréductible à celle d'un géographe.

⁴⁰ Fgt. 62 Klotz = 15 Riese = PLIN., *NH* 4.60 (cf. aussi 5.32); ARNAUD, P. (2005): 187, n.° 56.

L'utilisation de ces «sources récentes» (Isidore, Agrippa, Juba) lui confère néanmoins dans la géographie ancienne une place originale. Elles se signalent de fait par la très faible durée de leur notoriété, ce qui tient sans doute à la seule originalité des critères retenus par Pline dans la sélection de ses sources. Agrippa lui-même ne paraît avoir constitué à ce titre qu'un jalon vite passé dans l'oubli, dont le souvenir ne s'est guère maintenu que dans deux opuscules dont aucun ne dépend directement de lui. Pour éclairer Caius César sur la géographie de l'Orient, Auguste lui-même ne lui remet pas la géographie d'Agrippa, alors que, si l'on suit la conjecture séduisante de Cl. Nicolet, la *porticus Vipsania* aurait été dédiée en même temps que le Forum d'Auguste en 2 av. J.-C. dans le cadre de la préparation du départ de C. César en Orient⁴¹. Il confie à un nouveau géographe, Denys (ou Isidore) de Charax, la charge de rédiger un opuscule sur la question, et on a rarement signalé à quel point la rédaction d'un ouvrage géographique d'ensemble par un auteur proche d'Auguste, en la personne d'Isidore (ou Denys) de Charax, sonne comme la condamnation de la position de monopole que l'érudition moderne a généralement assignée à Agrippa dans la pensée géographique impériale.

Strabon est également muet sur Agrippa. La proximité de ce dernier et de Tibère pourrait contribuer à en donner une explication, mais l'essentiel de la géographie ayant été rédigé avant l'époque des tensions dévastatrices entre le successeur d'Auguste et les descendants d'Agrippa, l'ignorance semble devoir être l'explication la plus plausible du silence du géographe d'Amasée. Après lui, ni Pomponius Mela, ni Arrien, qui s'arrête à Ératosthène, ne paraissent le connaître, non plus que Ptolémée, et Agathémère est principalement dépendant d'Artémidore.

Agrippa n'a en tout cas sans doute pas fondé «la carte romaine» ni même la géographie romaine comme certains l'ont pensé. Comme la période républicaine, la période impériale reste marquée par la diversité des traditions cartographiques et descriptives propres aux savoirs géographiques.

3. L'innovation quantitative et qualitative: une géographie impériale ou des géographies impériales?

L'insertion de la production géographique des débuts de l'époque impériale dans un ensemble de traditions héritées de la géographie grecque tardo-hellénistique et de l'encyclopédisme romain conduit nécessairement à tempérer l'idée d'une rupture absolue entre la géographie de la période tardo-républicaine et celle de la période impériale. Les questions de la spécificité et de l'unité de la géographie impériale et,

⁴¹ NICOLET, Cl. (1988): 109. La seule certitude est que Vipsania Polla travaillait encore aux travaux du portique en 7 (CASS. DIO, LV 8.3) et que ce fut Auguste, et non la sœur d'Agrippa, qui acheva le chantier (PLIN., NH 3.17).

surtout, du rythme de ses transformations doivent dès lors être posée sans *a priori* ni mésestimation des traits innovants d'une production géographique impériale qui reste relativement mal connue.

On a tendance à considérer depuis quelques décennies qu'à l'instar du régime impérial, la géographie impériale naîtrait achevée sous Auguste. Cette idée se fonde largement sur le postulat d'un lien structurel nécessaire entre le nouveau régime et une maîtrise intellectuelle de l'espace qui en aurait été la condition. L'émergence du nouveau régime n'aurait pas seulement imposé de nouveaux outils administratifs spatialisés adaptés aux exigences de gestion centralisée d'un espace aussi vaste et complexe que l'empire; elle n'aurait pu faire l'économie de la construction d'une image cohérente de cet espace qui aurait constitué la synthèse des informations recueillies à travers ces nouveaux outils. L'expression idéale de l'adossement au savoir géographique d'un nouvel ordre politique à la fois autocratique, centralisé, et à prétention universelle serait à reconnaître dans la carte d'Agrippa, qui scellerait en quelque sorte la naissance, avec Auguste, de l'Etat moderne, et serait devenue «la mappemonde officielle de l'empire romain»⁴². En fait, au-delà du contenu intrinsèque de l'œuvre d'Agrippa, que nous ne pouvons aborder ici dans le détail, c'est le principe même de l'unité de la «géographie impériale», qui doit être l'objet d'une remise en cause prudente: elle est en effet largement fondée sur l'idée, hautement contestable, mais largement répandue, de la dépendance universelle et systématique de la production géographique de l'époque impériale à l'égard d'Agrippa.

3.1. Un intérêt nouveau pour la géo-chorographie à l'époque d'Auguste. La banalisation des savoirs géographiques à l'époque impériale

L'innovation majeure de la période impériale semble résider dans un intérêt accru pour les savoirs géographiques, et, si Agrippa doit être tenu pour l'un des jalons essentiels de cette transformation essentielle, sans doute n'est-il que l'un des jalons qui ont fait de la géographie, à l'époque augustéenne, tout autre chose que l'*obscurior scientia* qu'elle était encore en 55 (CIC., *Or.* 1.59). La marque la plus évidente de ce trait nouveau est la façon dont, avant la mort d'Agrippa, Properce, évoquant la méditation mélancolique d'une épouse sur les lieux éloignés où son jeune mari se couvrait de gloire au service du prince, choisit de faire d'une mappemonde le support de sa rêverie⁴³. L'intérêt manifesté par Agrippa pour la géographie ne lui était

⁴² MÜLLENHOFF, K. (1892). L'idée que la Table de Peutinger et l'*Itinéraire d'Antonin* dérivent de façon plus ou moins directe d'Agrippa est extrêmement répandue: cf. *infra*, n. 65.

⁴³ IV 3.37: *et disco, qua parte fluat vincendus Araxes, / quot sine aqua Parthus milia currat equus; / cogor et e tabula pictos ediscere mundos, / qualis et haec docti sit positura dei, / quae tellus sit lenta gelu, quae putris ab aestu, / uentus in Italiam qui bene uela ferat.*

certaines pas spécifique. D'autres plumes ont contribué, sous Auguste, à la description du monde, et non des moindres, tels que Juba II de Maurétanie, Denys et Isidore de Charax, ou encore Strabon, qui montre que cet intérêt restait intact dans la première décennie du règne de Tibère, et la littérature fourmille sous Auguste de références géographiques. L'intérêt de l'empereur et de son entourage pour la connaissance du monde n'a sans doute pas été un fait isolé. Il procède sans doute de la convergence d'un ensemble de phénomènes complexes qui n'excluent évidemment pas le souci de la part de l'administration impériale d'avoir une meilleure maîtrise intellectuelle des territoires sur lesquels elle exerçait son autorité, mais ne sauraient se limiter à ce seul aspect des choses.

L'intérêt pour l'élaboration de représentations organisées du monde avait en fait commencé à se manifester une génération plus tôt. On rencontre chez Cicéron le même intérêt non seulement pour la géographie, mais encore pour Eratosthène: poussé par Atticus, il avait caressé, en 60, le projet de rédiger une *Geographia* fortement inspirée d'Eratosthène⁴⁴. Dès l'année suivante, diverses raisons, d'ordre théorique autant que stylistique, mais aussi politiques paraissent l'avoir conduit à renoncer à ce projet, mais cet échec n'ôte rien à l'importance d'une initiative qui ne resta pas isolée. Bientôt, Varron livrait au lectorat romain un traité accessible, l'*Ora maritima*, fondateur de la description chorographique latine. Son quasi-homonyme Varron Atacinus, mort vers 35 av. J.-C., fut pour sa part le premier à populariser, à travers sa *Chorographia*, les savoirs géographiques dans de petits ouvrages en vers qui s'inscrivent dans ce mouvement indéniable d'intérêt pour la connaissance du monde, ce qui n'a pas lieu de surprendre précisément au moment où l'idéal œcuménique d'Alexandre, remis à l'honneur par Pompée, s'imposait. Cet auteur ouvrait la voie à un type d'ouvrages voué à une fortune certaine: la description chorographique brève, que l'on peut rencontrer en forme métrique, comme dans la *Périégèse de la Terre Habitée* de Denys d'Alexandrie, sous Hadrien, ou en prose comme dans la *Chorographie* de Pomponius Mela, sous Claude.

L'intérêt de l'époque augustéenne pour la connaissance du monde est sans aucun doute aussi une conséquence de ce mouvement entamé près de quarante ans avant l'entreprise d'Agrippa. Il n'avait sans doute pas peu contribué à la vulgarisation du savoir géographique ordonné dans ses formes littéraires, et, probablement, cartographiques. On ne saurait également manquer d'être sensible à un goût dominant pour la chorographie, qu'illustrent bien les titres retenus. Alors que Cicéron se proposait de rédiger une *Géographie*, Varron Atacinus, le mystérieux «chorographe» de Strabon et sa *Chorographie* anonyme, qu'aucun indice clair ne permet de dater précisément dans les rares fragments que l'on en possède, Pomponius Mela, mais sans doute aussi Agrippa, à en juger par la tradition médiévale tardive, avaient

⁴⁴ CIC., *Att.* 2.4,1; 2.6,1; 2.7,1.

choisi d'écrire chacun une *Chorographie*. Ils se situaient alors dans la lignée de Polybe qui en fixait clairement les objectifs et les limites⁴⁵: une posture intellectuelle très attentive au monde actuel, aux positions relatives des lieux nommés et aux distances qui les séparaient, mais relativement indifférente à la construction d'une image d'ensemble du monde et encore plus à ses rapports avec la géométrie de la sphère.

Ce goût collectif pour la connaissance du monde est indissociable d'une sorte de vertige narcissique issu du changement d'échelle du monde soumis durant le règne d'Auguste. L'accumulation dans les *Res Gestae* des toponymes liés à des victoires réelles ou symboliques, illustre à quel point le monde rendu familier au public par les bulletins de victoires avait vu ses limites repoussées. Cette familiarité, sinon avec la géographie, du moins avec la toponymie et l'ethnonymie, qui a à l'évidence stimulé l'intérêt général pour les représentations ordonnées du monde, est sans doute l'un des traits les plus marquants de la géographie impériale. Autant et plus que la maîtrise étatique de la perception géographique de l'empire, la banalisation des outils de transmission du savoir géographique paraît bien être dès Auguste le trait marquant de la géographie impériale, mais encore une fois la «révolution augustéenne» ne fut peut-être pas en soi le moteur exclusif d'une situation largement héritière de processus engagés dès la dernière génération de la République romaine.

En revanche, l'achèvement de la conquête et la maîtrise administrative des territoires administrés sous Auguste apportaient une masse d'informations nouvelles qui appelaient une mise à jour importante des connaissances dans une forme structurée, et de ce point de vue, il est clair que l'époque d'Auguste fixa les grandes lignes non seulement des données relatives au monde, mais encore de sa représentation ordonnée. On a le sentiment que le monde habité apparaît désormais fini, inscrit dans des limites certaines et consensuelles, et qu'à l'exception de quelques illuminés émules de Polybe qui, comme Sénèque ou Ptolémée, envisageaient une zone intertropicale tempérée et une extension de l'oecumène au sud du tropique, l'idée s'installe que les terres inconnues se limitent à quelques zones désertiques, induisant une tendance certaine de la géographie à se figer dans les modèles de l'époque augustéenne. Ses successeurs durent jusqu'à Domitien déployer des trésors de génie pour tenter d'étendre la limite des connaissances acquises sous Auguste: la navigation de Germanicus au-delà du promontoire cimbrique, abondamment célébrée par Pédo⁴⁶, prenait le relais des parocéanitides classiques, Néron envoyait des prétoriens à la recherche des sources du Nil, leur faisait établir une *forma* détaillée du cours

⁴⁵ PLB., XXXIV 1.4-5: «mais nous, nous allons montrer ce qu'est aujourd'hui la position des lieux (*théseis*) et les distances qui les séparent (*diastemata*), car c'est le propre de la chorographie».

⁴⁶ SÉN. RHÉT., *Suas.* 1.15.

du fleuve et recevait de Corbulon des *situs depicti*, probablement des cartes –car le terme *situs* appartient au vocabulaire de la géographie–, de la région des Portes caspiennes⁴⁷, et Domitien envoyait un certain Scribonios Démétrios, grammairien ami de Plutarque, pour faire la circumnavigation de la Bretagne et en ramener une *historia*. Mais ces diverses entreprises ne paraissent pas avoir laissé de traces significatives dans l’édifice des connaissances.

En revanche, la géographie, qui se déplace peu à peu du cabinet de quelques savants d’exception vers les grammairiens et vers la formation scolastique, tient à l’évidence une place croissante dans la culture des élites. Elle est précisément celle que revendique pour elle Strabon (I 1.17-19), et la pratique du gouvernement y côtoie la culture littéraire.

3.2. Tradition et société: une géographie de «club», marqueur social

La détention et la production de savoirs géographiques était devenue, à partir de Posidonius, le marqueur d’une élite sociale et intellectuelle. Au même titre que la détention et la manipulation de curiosités scientifiques ou technologiques du type de celles que décrit Héron d’Alexandrie, dissenter sur l’ordre du monde, posséder ou commenter des cartes, écrire des textes géographiques en y maintenant un certain niveau de langue devient un marqueur social. La pétition d’utilité de la géographie que l’on trouve dans les prolégomènes de Strabon ne dit pas autre chose. Certes, la géographie peut bien servir à faire la guerre –Strabon ne voit du reste pas précisément en quoi, en dehors de quelques considérations très générales–, mais elle définit d’abord la culture de l’élite, notamment lorsqu’elle a trait à l’épopée homérique. C’est sans doute en grande partie en réaction contre cette géographie de «club», propre au milieu du banquet ou du gymnase qui est aussi celui de la seconde sophistique, que dans son *Panegyrique*, Pline le Jeune attribue les connaissances géographiques de Trajan aux seules campagnes de l’empereur et les rattache ainsi à la *virtus* romaine plutôt qu’à la *païdéïa*.

Agrippa, Corbulon, le consulaire Mucien, Mettius Pompusianus⁴⁸, Arrien de Nicomédie, ou encore Juba s’essayèrent à ce jeu, au même titre que Gargil(ius), sans doute un chevalier, propriétaire et peut-être auteur, de la carte de Doura-Europos⁴⁹, ou encore Alypius qui adressa à l’empereur Julien une carte dressée par ses soins⁵⁰. Et il y a gros à parier que derrière de nombreux textes anonymes se

⁴⁷ Prétoriens: SEN., *Quaest. Nat.* 6.8,3 sq.; PLIN., *NH* 6.181; 12.19; DESANGES, J. (1978): 321-325. Corbulon: PLIN., *NH* 6.40; SALLMANN, K. (1971): 44 sq.

⁴⁸ ARNAUD, P. (1983).

⁴⁹ ID. (1993a).

⁵⁰ JULIAN., *Epist.* 10 Bidez.

cachait la coquetterie de l'identité codée de personnages connus. De la même façon, au II^e s., le médecin Hermogène de Smyrne, connu pour sa production prolifique, principalement en médecine, pouvait rédiger deux *Stadiasmes*, voués l'un aux villes d'Asie, l'autre à celles d'Europe⁵¹. Si l'on ajoute à cette liste les noms des nombreux auteurs inconnus par ailleurs cités par Ptolémée et ceux de tous les grammairiens qui se sont piqués de géographie, la liste apparaît rapidement importante.

Elle a été à l'origine non seulement d'opuscules d'abord plus simple que les grands traités, mais aussi de toute une littérature de récits de voyage dont peu de traces directes sont parvenues jusqu'à nous, mais dont plusieurs traditions font état.

3.3. L'époque impériale: un élargissement des connaissances comparable à celui né des conquêtes d'Alexandre et les limites de sa réception

Dans les prolégomènes à sa *Géographie*, Strabon souligne l'apport des deux empires, parthe et romain, à la connaissance du monde. L'extension de la conquête n'a certes pas repoussé les limites du monde connu dans les proportions engendrées par la conquête d'Alexandre. Cette extension ne fut toutefois pas négligeable, notamment en direction du nord et de l'ouest: à une époque où les confins occidentaux et septentrionaux de l'œcoumène étaient pour l'essentiel *terra incognita*, Ératosthène avait dû se résoudre à admettre au moins en partie Pythéas dans sa *Géographie*, alors qu'il l'avait dans un premier temps rejeté⁵², parce qu'il offrait un témoignage conforme aux supputations des astronomes, et dès lors vraisemblable. Quoique *Thyle* devint à la suite de Virgile un pilier de la géographie impériale, les confins du nord apparaissent désormais de façon plus circonstanciée. La conquête des Gaules et d'une partie importante de la Germanie, ainsi que des provinces danubiennes ouvrait dès l'époque augustéenne un horizon nouveau dont Agrippa se donna sans aucun doute la mission de fixer l'image, comme Ératosthène après celles d'Alexandre. Le progrès quantitatif et qualitatif se mesure à la fois à la précision croissante de la représentation globale de ces régions et à l'émergence de toponymes nouveaux: la Vistule et *Scandinavia* font leur apparition respectivement chez Agrippa d'une part et Pomponius Mela de l'autre⁵³. Il en est de même des Orcades, qui font

⁵¹ *IGRRP*, IV 1445; *ANTH. PAL.*, XI 89; 114; 131; 190; 257.

⁵² *STR.*, II 4.2, C 104., fgt. III B 1 Berger; *STR.*, II 1.41: «Disons seulement pour le moment que Timosthène, Eratosthène et leurs prédécesseurs ignoraient totalement l'Ibérie et la Celtique, et mille fois plus la Germanie et la Bretagne, de même que le pays des Gètes et des Bastarnes. Et ils étaient aussi d'une grande ignorance sur l'Italie, l'Adriatique, le Pont, et tous les pays du nord qui leur font suite».

⁵³ *Vistula*: *MEL.*, III 33; *Vistla*: *PLIN.*, *NH* 4.81(= *AGRIPPA*, fgt. 21 Klotz = 18 Riese); 97; 100 (*Visculus*, *sive Vistla*); *PTL.*, II 3.14; *Scadinavia*: *MEL.*, III.54; *Scatinavia*: *PLIN.*, *NH* 4.96; 7.39; *Σκανδύαι*: *PTL.*, II 11.16; *Orcades*: *MEL.*, III 54.

leur apparition dans la géographie avec Mela. C'est tout l'Occident d'Ératosthène qui volait en éclats.

Les récits de voyage ont certainement joué un rôle important et nouveau dans ces progrès. Il est pourtant difficile de dresser un inventaire précis de ces relations de voyage, dont certains procédaient d'initiatives privées et d'autres publiques, et dont il n'est pas dit qu'ils aient été un jour publiés: certains voyages, officiels, furent l'objet d'un rapport en bonne et due forme, comme celui des prétoriens de Néron, et en règle générale les autres expéditions militaires, comme celle de Septimius Flaccus ou encore la circumnavigation des îles britanniques par Scribonius Démétrius; d'autres étaient beaucoup plus que de simples rapports, comme l'ouvrage de Corbulon⁵⁴ ou l'ouvrage publié par Maes Titianus sur la route terrestre de la soie, et sans doute de ceux d'une partie des autres auteurs cités par Ptolémée, dont on ne sait trop s'il s'agit de compilateurs ou de voyageurs⁵⁵.

Une partie de l'information semble toutefois être passée de bouche à oreilles, comme celle qui était relative au voyage, sans doute entrepris à titre privé, par un chevalier sur la route de l'ambre de la Baltique⁵⁶, aux voyages de Cléombrote de Sparte tels que les révèle Plutarque, ou encore à celui de Julius Maternus à Agisymba, entre 83 et 92⁵⁷ ainsi que nombre d'informations relatives à des voyages officiels cités plus haut, et que nos sources disent avoir recueillies oralement de la bouche des voyageurs.

On est en fait plus frappé encore de l'intérêt porté par divers auteurs d'époque impériale à l'information tirée directement des voyageurs, même si d'un auteur à l'autre, il était aisé de remettre en cause la fiabilité de telles informations. Philémon, par exemple, qu'avait utilisé Marin de Tyr, avait décrit dès le 1^{er} s. les îles britanniques et l'Irlande en se fondant sur les informations des marchands. Marin lui-même avait eu recours au témoignage de voyageurs, et Ptolémée consacre un chapitre entier de sa *Géographie* (I 17) à réfuter Marin de Tyr en lui opposant les informations tirées de l'expérience des marchands. La géographie de la Méditerranée ne s'était pas moins construite sur «l'expérience des marins», somme de données validées par le consensus, plus sans doute qu'un ensemble de publications. La banalisation de routes lointaines aurait pu permettre les mêmes résultats. L'expérience des marins a assurément fondé de nouveaux savoirs. On songe évidemment au *Périple de la mer Erythrée*, qui fourmille de données d'expérience, par exemple sur les

⁵⁴ Reconnu par H. Peter comme une source importante des ch. 23-39 du livre VI de l'*Histoire Naturelle*, il est cité quatre fois par Pline (*NH* 2.180; 5.83; 6.23; 40). L'application aux climats des différences d'éphémérides entre Campanie et Asie figure au nombre des arguments en faveur d'un ouvrage élaboré et non d'un simple rapport (SYME, R. (1958): 297).

⁵⁵ Maes Titianus: PTL., I 11; Septimius Flaccus et Julius Maternus: ID., I 10; Théophilos et Diskoros: ID., I 9; I 14; Diogène: ID., I 9; Alexandros: ID., I 14.

⁵⁶ KOLENDO, J. (1981).

⁵⁷ PTL., I 8.4-5; I 9.4.6-7; I 10.1-2; I 11.3-5; I 12.2; DESANGES, J. (1978): 197-213.

périodes et les temps de la navigation, et on sera sensible à l'accroissement à la fois qualitatif et quantitatif des informations recueillies par Ptolémée un bon siècle plus tard à propos de l'Océan Indien.

Pourtant, en dépit des efforts de Ptolémée, la mémoire collective tarda à valider les savoirs propres aux expériences nouvelles et suivies de la navigation lointaine, qu'il s'agît de l'Océan Atlantique ou de l'Océan Indien où des lignes régulières s'étaient développées jusqu'à des contrées éloignées. Ces expériences nouvelles ne suffisaient pas à exorciser la toponymie bien établie de l'exocéanisme et des *mirabilia*. Il suffit de rappeler le goût prononcé de Scribonius Démétrius pour les rencontres avec les démons dans les îles du pourtour de la Bretagne, et l'ensemble des *mirabilia* relatifs à l'Océan entre Gadès et la Gaule rassemblés par Pline et fondés en vérité sur la garantie de la dignité des témoins, notable municipaux, chevaliers et légats.

Les cartes de Ptolémée illustrent bien les progrès de la connaissance des côtes occidentales et septentrionales du Vieux Monde, mais aussi des côtes orientales de l'Afrique et de l'Orient jusqu'à la Chersonèse Dorée. *A contrario*, elles montrent les limites de la diffusion de ces progrès, puisque les toponymes propres à ces régions n'ont pas trouvé leur place dans la culture ambiante, qui paraît se limiter à la géographie popularisée par les auteurs julio-claudiens, essentiellement les contemporains d'Auguste. C'est dans les moules de la tradition stabilisée à partir de Méla que s'intègrent les connaissances nouvelles: aussi bien, la flotte d'Agricola, naviguant au nord de l'île de Bretagne, revit-elle l'expérience de Pythéas, et à sa suite, entrevoit Thulé⁵⁸... La géographie impériale reste irréductible à un accroissement qualitatif et quantitatif des connaissances. Elle intègre toute une série de mythes souvent hérités d'un passé immémorial. Elle est constitutive d'une image rêvée du pouvoir⁵⁹.

4. L'apport de la construction administrative du territoire aux savoirs et représentations géographiques

On est évidemment là très loin de la géographie utilitaire à laquelle on a souvent tenté de réduire la production géographique de la période impériale, et de la conception, voisine, d'une géographie impériale entendue principalement comme un outil pratique de l'ordre nouveau⁶⁰. On ne saurait pourtant aborder la question de la géographie d'époque impériale sans souligner l'émergence d'approches nouvelles

⁵⁸ TAC., *Agric.* 10.

⁵⁹ DION, R. (1966); ID. (1975); MOYNIHAM, R. (1986); CRUZ-ANDREOTTI, G. (1996).

⁶⁰ Récemment encore WALLACE-HADRILL, A. (2005): 81. Vision «moderniste» justement mise en cause par PODOSSINOV, A.V. (2000).

de l'espace dont les rapports avec la gestion administrative des territoires sont indéniables et complexes. Dès l'époque de Polybe, et plus encore d'Artémidore, la chorographie a tendu à faire coïncider les découpages géographiques et les découpages provinciaux qui étaient eux-mêmes en partie des commodités géographiques⁶¹. Agrippa a largement suivi leur exemple, sans se plier strictement à cette règle.

Les documents administratifs permettaient certes d'accroître notablement la masse des données disponibles, mais aussi et surtout de les ancrer dans une réalité contemporaine, ce qui était l'un des buts assignés par Polybe à la chorographie. Celui que l'on désigne, sans doute à tort, comme les *formulae provinciarum*⁶² permet d'en mesurer l'apport et les limites. Quel qu'en ait été le nom, sa structure est connue: elle est celle d'une liste de communautés classées par ordre hiérarchique, et puis par ordre alphabétique à l'intérieur de chaque ensemble. La classification alphabétique, qui est celle qui se trouvait sans doute aussi à l'origine de l'ordre adopté par le chapitre 35 de l'édit du *Maximum* de Dioclétien, relatif aux lignes de navigation, paraît avoir logiquement présidé à la structure de documents voués à permettre de retrouver rapidement l'information, et non à situer un lieu. Leur utilisation était de ce fait assez limitée pour le géographe, sauf à recourir à d'autres sources complémentaires, et l'on ne trouve de fait pas de traces d'utilisation de ce type de documents en dehors de Pline.

Les matrices cadastrales ont certainement été d'un apport également limité. Elles n'assurent en effet pas une couverture globale de l'empire, et ne sont normalement pas jointives, puisqu'elles constituent en règle générale des documents liés à la pratique de l'assignation, même si l'on connaît des cas limités d'utilisation de centuriations pratiquées en vue de la gestion de l'*ager publicus*. Seules les zones où avaient été pratiquées des assignations par centuriation étaient donc normalement l'objet de telles cartes. Il est très difficile de mesurer leur influence éventuelle sur la pensée géographique, mais on ne peut néanmoins manquer de remarquer que, dans la Table de Peutinger, les représentations de réseaux hydrographiques complexes, en Italie, se rencontrent toutes dans les régions fortement centuriées (Campanie et plaine padane).

4.1. Les itinéraires: de la mesure des mers à la mesure des terres

Il n'en reste pas moins que le trait sans doute le plus marquant de la géographie impériale est la place dévolue aux itinéraires dans la construction imaginaire du monde. La géographie grecque classique s'était construite sur la mesure des mers.

⁶¹ LE ROUX, P. (2006).

⁶² CUNTZ, O. (1888); DETLEFSEN, D. (1908); ID. (1909): 26-34; PALLU DE LESSERT, C. (1908): 279-284; CHRISTOL, M. (1994), qui démontre la mise à jour de ces documents à l'époque de leur utilisation par Pline.

La géographie impériale l'a enrichie des données itinéraires terrestres, dont elle est devenue de plus en plus largement tributaire. Là encore, la révolution n'a sans doute pas été aussi totale ni immédiate que l'on a bien voulu le croire, et les étapes du chemin qui a conduit de la référence occasionnelle aux données fournies par le bornage des routes à l'émergence d'une géographie fondée sur des itinéraires dotés d'une forme spécifique ne sont pas aussi claires que l'on pourrait le penser.

D'une part, la mesure des mers n'a généralement pas disparu; d'autre part, l'utilisation des données itinéraires n'a pas attendu l'empire ni les auteurs latins. Polybe et ses continuateurs en avaient fait une large utilisation, essentiellement en Italie⁶³, mais aussi à propos de la *via Domitia*⁶⁴.

L'époque augustéenne n'a de ce fait pas nécessairement marqué la révolution que l'on a voulu voir dans l'utilisation et la diffusion des itinéraires. Il est indéniable que le développement colossal de la trame routière sous Auguste a potentiellement nourri la documentation itinéraire, mais on peine à en mesurer les effets immédiats. Agrippa est réputé y avoir largement puisé, mais cette affirmation résulte plus du postulat d'une dépendance étroite de *l'Itinéraire d'Antonin* et de la table de Peutinger à l'égard de la carte perdue d'Agrippa⁶⁵, que de la réalité des données chiffrées d'Agrippa. Ces dernières n'entretiennent en effet que des rapports relativement lointains avec celles des itinéraires, exception faite des fragments du «Chorographe» de Strabon, dont on a vu qu'il est assuré qu'il peut être identifié avec Agrippa. On ne peut certes affirmer de façon catégorique qu'Agrippa n'a pas utilisé les itinéraires, mais s'ils ont été utilisés, leurs données ont été à tout le moins remaniées au point de ne pas être reconnaissables. Que les itinéraires aient été l'objet d'une utilisation limitée n'aurait rien de particulièrement surprenant si l'on sait qu'une part importante des bornages, notamment en occident, est en fait postérieure à la mort d'Agrippa. Strabon emprunte timidement quelques données aux voies ouvertes par Auguste dans les Alpes⁶⁶, mais on voit comment ces données restent relativement marginales au début du règne de Tibère, et sont d'un usage limité à des tronçons de routes relativement importants.

Les gobelets de Vicarello⁶⁷ sont généralement portés aux crédits de l'extrême banalisation des itinéraires sous le règne d'Auguste. On les assigne de fait traditionnellement à l'époque augustéenne, mais leur datation doit sans doute être reconsidérée: toute une série d'indices inhérents au tracé des voies, à la paléographie,

⁶³ Les chiffres transmis par Strabon pour l'Italie recourent systématiquement les données des itinéraires. Le plus souvent le rapport de conversion du mille en stades propre à Polybe trahit l'utilisation de ce dernier.

⁶⁴ PLB., III 39.8.

⁶⁵ KUBITSCHKEK, W. (1902): 801 sq.; 91 sq.; ID. (1919): 2118; WEBER E. (1976): 23; NICOLET, Cl. (1988): 114.

⁶⁶ STR., IV 3, C 178-9; V 1.11, C 217. Les distances, données en milles, et non en stades (sauf pour l'*Aemilia* entre *Placentia* et *Ariminium*), sont strictement conformes aux calculs réalisés à partir des itinéraires.

⁶⁷ CIL, IV 3281-3284.

à la transmission des textes et à la toponomastique imposent d'en abaisser considérablement la datation, qui ne paraît pas pouvoir être antérieure à 31-32 pour les gobelets I à III, et que l'on pense généralement postérieure à Domitien, le gobelet IV pouvant même dater du III^e s. On devra en réserver la démonstration de détail à des développements ultérieurs. On se bornera à mentionner ici le franchissement direct du Rhône, caractéristique des gobelets I à III, associé à un tronçon de route borné pour la première fois sous Tibère en 32, qui semble marquer la création du pont de bateaux. La chronologie de la phase de plus grande activité du sanctuaire de Vicarello, qui débute avec Domitien⁶⁸, devrait par ailleurs inciter à abaisser la date de ces vases au moins jusqu'au règne de Domitien. Quant à la toponymie, des formes comme *Taurinis* pour désigner la ville de Turin ne deviennent usuelles qu'à partir du II^e s.

La banalisation d'itinéraires caractérisés par une forme spécifique allégée, qui les distinguait apparemment des *itineraria adnotata* plus conformes aux besoins de l'armée et de l'administration, est un fait certain, mais assez difficile à dater. Elle est sûrement acquise vers milieu du II^e s., car Ptolémée fonde largement le contenu de sa géographie sur un corpus itinéraire étendu à l'échelle de l'empire qui présente dans ses grandes lignes les mêmes particularités formelles que celles que l'on trouve dans l'*Itinéraire d'Antonin* et dans la Table de Peutinger, et décrit le dispositif militaire mis en place au II^e s. Quelques passages en ont même gardé l'ordre séquentiel et la formulation⁶⁹. Mais si l'on peut supposer que certaines informations déjà présentes chez Marin de Tyr remontent à des données itinéraires⁷⁰, et s'il a été noté que, dans plusieurs régions, notamment en Afrique, la toponymie de Ptolémée était à rapporter aux années 110⁷¹, l'utilisation de ce corpus itinéraire dès Marin n'est pas formellement démontrée. À l'époque flavienne, Pline, qui a pourtant puisé largement dans les documents administratifs d'époque augustéenne, ne paraît pas avoir eu un recours direct aux itinéraires tandis que Flavius Josèphe, évoquant la Thrace, bornée depuis Néron, l'évalue en jours de marche⁷². Sans nier l'existence d'itinéraires plus anciens, c'est sans doute aux règnes de Domitien, ou, mieux, de

⁶⁸ KÜNZL, E. & S. (1992); la date augustéenne a été établie par HEURGON, J. (1952) et n'a été depuis l'objet que de discussions de détail, sans remise en cause globale de la datation augustéenne.

⁶⁹ En particulier PTL., *Géogr.* 2.9,9-19; 2.57.

⁷⁰ PTL., *Géogr.* 1.15,6, qui indique que Marin plaçait *Noviomagus* (Chichester) à 59 milles au sud de Londres. La distance réelle en suivant la «Stane Street» est de 56 ¼ milles, cf. MARGARY, I.D. (1973): 64 sq. Cette route est absente de l'*Itinéraire d'Antonin*, qui mentionne un itinéraire plus long par *Venta* (Winchester) et *Calleva* (Silchester). L'erreur reprochée par Ptolémée à Marin qui aurait ensuite placé *Noviomagus* au nord de Londres dans sa table des climats. Mais cette erreur s'explique probablement par une homonymie avec un autre site homonyme, mineur, situé sur la «Watling street» à 10 milles à l'est de Londres, et connu des seuls itinéraires. *Contra* RIVET, A.L.F. (1974): 67-68 qui oppose l'absence de tout milliaire avant Hadrien.

⁷¹ BERGGREN, J.L. et JONES, A. (2000): 23; DESANGES, J. (1964): 40-41.

⁷² JOSEPH., *Bell. Jud.* 2.16,368; bornage de la Thrace: *CIL* III 6123 = 14207 – *ILS* 231.

Trajan qu'il faut sans doute assigner l'émergence du corpus d'ensemble dont dérivent les grands itinéraires plus tardifs et qui a facilité l'intégration des itinéraires à l'édifice du savoir géographique.

Il n'en reste pas moins que ces documents d'un type original, dans la forme très épurée qu'on leur connaît, distincte de celles des documents à l'usage de l'administration, semblent caractéristiques de la période impériale, et ont tenu une place croissante dans la géographie, jusqu'à devenir en soi un mode de représentation de l'espace. Les changements induits par ce nouveau type de document dans la perception de la géographie du monde et de ses parties ont été considérables. En apportant une masse colossale de données tirées de mesures effectives validées par l'autorité impériale, les itinéraires alimentaient pour la première fois la géographie en données terrestres incontestables. Ils ont ainsi contribué à un relatif consensus dont l'un des effets immédiats est de brouiller sérieusement la question de la *Quellenforschung*, comme le montre la question de l'identité du chorographe de Strabon: la convergence entre une donnée du chorographe et une autre donnée renvoie plus sûrement aux itinéraires sur lesquels ils s'est fondé qu'à l'utilisation directe ou indirecte du chorographe.

Elle a aussi eu pour effet de saturer le géographe d'une information peu ou pas utilisable directement par ses soins. Ptolémée –si Marin de Tyr ne l'a précédé dans cette voie– fut le premier et sans doute le seul à parvenir à construire sur la base quasi-exclusive des itinéraires terrestres et de relations maritimes, corrigées grâce aux données terrestres, une vision ordonnée du monde⁷³. Mais l'étude du même Ptolémée montre que cette source nouvelle a également brouillé les cartes en faisant émerger des toponymes dont la nature n'était pas toujours précisée, et dont les règles de sélection n'étaient pas celles de la tradition classique de la géographie qui retenait les toponymes «dignes de mémoire»⁷⁴.

Dès le II^e s., les itinéraires, loin d'être confinés à une vocation utilitaire, paraissent avoir fini par devenir en eux-mêmes et pour eux-mêmes le support de la représentation écrite ou figurée du monde, telle que l'ont popularisée l'*Itinéraire d'Antonin* ou encore la carte de Doura-Europos ou la Table de Peutinger⁷⁵: l'accumulation des mesures finissait par devenir le support d'une lecture chorographique de l'espace qui permettait à l'esprit de s'affranchir des perceptions erronées de l'œil, et renforce l'indifférence du cartographe à l'égard de la forme de sa carte.

En fait, le choix de l'itinéraire comme forme descriptive de l'espace ne se réduit ni à une approche strictement utilitaire, ni à une facilité. Il procède d'une forme sym-

⁷³ MEURET, C. (1998); RAPIN, C. (2003).

⁷⁴ ARNAUD, P. (1998).

⁷⁵ *Ibidem*; ID. (1992); ID. (1993a); ID. (1993b); BRODERSEN, K. (2003); PRONTERA, F. (2003); SALWAY, B. (2001); ID. (2005).

bolique de l'appropriation de l'espace par la mesure. La découverte récente du stadiasme-itinéraire claudien de Patara⁷⁶ montre bien comment l'affichage public de la mesure des routes devient sous l'empire la marque de l'intégration à l'ordre romain. Qu'il s'agisse du primat de la chorographie telle que l'exprime, à la suite de Polybe, Agrippa, ou de l'itinéraire, la forme la plus symbolique de l'appropriation du monde reste la *dimensuratio*, dont l'origine remonte aux bématistes d'Alexandre et peut être déconnectée de toute tentative de représentation globale du monde. La mesure sous toutes ses formes constitue un pan majeur, sinon unique, de la géographie impériale, et s'il ne lui est pas propre, il naît avec les empires à prétention œcuménique et trouve une place idéale dans le cadre de la célébration de la romanité. La quasi-totalité des descriptions géographiques mesurées procèdent de l'éloge de l'empire.

Les périple ou stadiasmes maritimes sont le plus souvent explicitement rattachés à des entreprises nationales: ceux de Ménippe ou de Gallien à des ambassades⁷⁷ celui d'Arrien à une fonction au service de l'empereur. La mesure des terres et des mers procède de la même logique que la tarification des lignes de navigation qui, au chapitre 35 de l'édit du *Maximum* de Dioclétien, clôt un édit à prétention œcuménique sur le spectacle narcissique de la mesure fiscale tarifaire du monde du Caucase à l'Océan, de l'Afrique aux Gaules, du Nil à Byzance.

Des *mansiones Parthicae* d'Isidore de Charax au récits de voyage de Cléombrote de Sparte ou de Scribonios Démétrios, et à la collecte des données recueillies par les marchands le long des itinéraires les plus lointains, en passant par les bornes milliaires récapitulatives, telles que celles de la *via Julia Augusta*, de la *via Augusta*, de Saint-Couat ou de Tongres, la frénésie impériale en matière de mesure des parties même les plus infimes du monde procède de la même logique de célébration collective d'un empire œcuménique qui animait Agrippa et anima encore les auteurs de l'*Itinéraire d'Antonin* ou de la Table de Peutinger. Peu importait alors une vision d'ensemble de l'œcoumène qui risquait, à l'instar de celle de Ptolémée, d'en étendre les limites au-delà de celles de la vieille œcoumène homérique revisitée par Eratosthène.

En se substituant à la mesure de l'œcoumène elle-même et en figeant la vision de cette dernière dans ses constructions anciennes, issues de la tradition, qui imposaient la finitude d'un monde insulaire idéalement dominé par Rome, elles ont tendu à en forger une image purement conventionnelle faussement garantie par l'expérience et validée du sceau de l'autorité. La Table de Peutinger représente un

⁷⁶ Le «stadiasme de Lycie» ou le milliaire de Lycie: ŞAHIN, S. (1994); *SEG* 44 (1994), no. 1205; texte plus complet dans ISIK, F., IŞKAN, H., ÇEVİK, N. (1998/1999); sur ce document, voir également SALWAY, B. (2001): 56–58; JONES, C.P. (2001): 161–68; ŞAHIN, S. & ADAK, M. (2004).

⁷⁷ ANTH. PALAT., IX 559: en 26-25 av. J.-C., Crinagoras demande à Ménippe de Pergame un périple pour le guider à l'occasion d'une ambassade. Ménippe fut de fait l'auteur d'un *Périple* abrégé par Marcien d'Héraclée (*GGM*, I: 562-573). Gallien: GALL., *Simpl. Med. Temp.* 9.1,2 = KÜNH, XII: 173.

monde romain sans frontières autres que celles du monde habité. Grâce aux artifices des cartes chorographiques et de leurs déformations structurelles, bien décrites par Ptolémée (*Géogr.* 8.1,2-4), on pouvait appliquer, quella que fût la forme de chacune, le principe évoqué par Eumène (*Pro rest. Schol. = Paneg. Lat.* 9.21,3): *Nunc demum iuuat orbem spectare depictum, cum in illo nihil uidemus alienum...*

La principale caractéristique de la géographie impériale paraît être la grande rareté des entreprises de construction globale d'une image géographique, et non chorographique, du monde et le caractère assez limité de leur retentissement. L'utilisation de Ptolémée par Ammien Marcellin⁷⁸ comme une simple liste de toponymes montre les limites intellectuelles possibles de la réception de la seule entreprise réellement globalisante, avec celle de Marin de Tyr.

Sur ces deux points elle ne se distingue pas radicalement de la géographie grecque, dont elle paraît se démarquer plus nettement par sa diversité et par l'abondance de productions «de second ordre» au regard des ouvrages majeurs, mais peut-être est-ce lié à une meilleure conservation de ces sources. En fait, on a le sentiment que, tant en matière de cartographie que de traités, les quatre formes de la conscience géographique, idéalement regroupées en un même dessein chez Marin ou chez Ptolémée, ont normalement eu sous l'empire une vie indépendante qui les a amenées à coexister séparément: d'un côté une géographie le plus souvent limitée à la répétition mécanique du standard ératosthénien ou de doxographies géographiques qui s'interrompent avec Posidonius, et de l'autre la chorographie, caractérisée par la séparation croissante de ses trois éléments constitutifs la *dimensuratio* et la *divisio* encore liés chez Agrippa, et l'inventaire de lieux nommés en forme de listes plus ou moins ordonnées. Ce n'est assurément pas une nouveauté que d'affirmer que la période romaine impériale fut la période d'élection de la chorographie, au sens où l'entendait Polybe: une posture intellectuelle très attentive aux réalités actuelles, aux positions relatives des lieux nommés et aux distances qui les séparaient, mais relativement indifférente à la construction d'une image d'ensemble du monde. La *divisio* devient, de Mela à Julius Honorius, un trait dominant d'une chorographie romaine globalement indifférente à la forme d'ensemble de la terre habitée, que l'on rencontre sur toutes les mappemondes médiévales les plus directement dérivées de modèles impériaux (*vid. fig. 1*)⁷⁹. La mesure a été au centre de la plupart des autres productions de l'époque impériale.

L'inventaire du monde fut une réalité indiscutable de l'époque impériale. Pour autant, à en juger par la documentation survivante, il s'en est fallu de beaucoup

⁷⁸ AMM. MARC., XXIII 6; ARNAUD., P. (1991): 104-110.

⁷⁹ Mappemonde d'Albi: Médiathèque Pierre Amalric, Albi: MS 29, c 57 v); carte «anglo-saxonne» ou «Cottoniana»: British Library, Londres, MS Tiberius B.V., c. 56 v; Jérôme 1: British Library, Londres, BM, add. 10049, f° Perg., f° 64 r.

qu'il fût un facteur d'ordre de la pensée géographique, dans un contexte où le seul consensus était, au bout du compte, d'ordre idéologique. Pour le reste, le savoir était englué entre le poids croissant de la tradition et des données trop nombreuses pour être utilisables sans un travail colossal de refonte, qui n'était pour la plupart ni souhaité ni souhaitable. La juxtaposition des opinions –cataloguées comme chez Pline, ou inscrites entre des fourchettes extrêmes, comme chez Protagoras–, et la coexistence de plusieurs systèmes de représentation de l'espace ont permis l'intégration de données nouvelles sans remettre en cause en profondeur des dogmes géographiques porteurs d'idéologie, ni tous les mythes sur lesquels s'appuyait cette idéologie. C'est sans doute la raison fondamentale pour laquelle il n'a pas existé une «mappemonde romaine», fût-elle officielle, mais une diversité de systèmes de représentation rendus possibles par l'approche chorographique, dominante, de l'espace.

C'est donc, en dépit de ses apports indéniables, et du développement d'outils nouveaux de la connaissance, l'image d'une géographie-mosaïque que nous livre une période impériale dont les cadres se sont développés, et, en partie, fixés à une époque relativement ancienne de l'époque impériale, créant un nouveau niveau de tradition.

L'image ou, plutôt, les images, de l'Espagne à l'époque impériale permettent de se représenter le poids de ces réalités et de l'ampleur de l'entremêlement désordonné des strates chronologiques et des systèmes de représentation dans une région qui représente l'une des bornes de l'œcoumène, baignée par le mythique Océan. L'analyse des systèmes métrologiques montre trois grands groupes de sources susceptibles d'une inscription spatiale:

- Les données traditionnelles de 1.000 stades ne sont présentes que des Pyrénées à *Gades*. Parmi elles, les données d'Ératosthène sont nombreuses. Elle représentent la mémoire grecque de la navigation;
- Les données de 800 stades (100 milles/journée) sont concentrées entre les Colonnes d'Hercule et le Minius, limite de la campagne de Brutus le Callaïque⁸⁰. Elles sont la mémoire républicaine de la navigation;
- Les côtes cantabriques ne sont connues de Pline que par des bribes d'itinéraire. La lecture des séquences littorales y est squelettique et hésitante, et mal rattachée à une représentation intérieure largement dépendante de Mela ou d'une source commune. Quoique Ptolémée ait considérablement enrichi cet

⁸⁰ STR., III 3.4.

ensemble, pour Marcien, largement tributaire de ce dernier, par l'intermédiaire de Protagoras, elle restait caractérisée par un ensemble de données réputées contradictoires⁸¹.

Un autre caractère tout à fait frappant est l'extrême variété des formes toponomastiques, surtout le long de la côte cantabrique. On rencontre jusqu'à quatre formes et plus pour les mêmes lieux. Le même fleuve peut porter le nom indigène de *Bèlo*, celui, grec, de *Limneas*, qui le caractérise comme un mouillage, celui, grec, à tendance mythique, sans doute une réminiscence homérique, de *Lèthè* (STR., III 3.4) ou encore, celui, latin, d' *Oblivio* qui n'est que la traduction latine du précédent (MEL., III 1.10)⁸². Du coup, faute de toponymes familiers, les copistes ont multiplié les erreurs sur ces noms rares et accru la difficulté de croisement de nos sources. Cette diversité, rarissime chez les géographes anciens, souligne l'absence de continuité dans l'intégration des données. Ce trait particulier a rendu très difficile l'articulation des données nouvelles propres à l'intérieur et des données antérieurement acquises sur les côtes.

En Espagne, comme ailleurs, ses particularités rendent la géographie impériale le plus souvent inestimable, sans être toujours pour autant transparente, comme source administrative, en particulier lorsque Pline est notre référence. Pour autant, elle n'en reste pas moins souvent très problématique dès qu'il s'agit de l'utiliser dans le cadre de la topographie historique et lorsque l'on cherche à dater précisément une donnée. Un espace tel que la péninsule ibérique, où des données classiques s'entremêlent avec des données récentes et dont certaines régions ont accédé à une réelle connaissance avec l'empire, reflète bien toute la complexité et la diversité d'un univers intellectuel partagé entre tradition et innovation et qui a tendu à devenir à lui-même sa propre tradition.

⁸¹ MARC., *Pér. Mar. Ext.* 1.1 (= *GGM*, I: 516); DILLER, A. (1952): 45. Protagoras semble avoir écrit vers 200, une *Géométria iès oikouménès*. Il était largement inspiré de Ptolémée.

⁸² Cette situation aboutit à cette formule de Pline (*NH* 4.115): *Ab Minio, quem supra diximus, CC (ut auctor est Varro) abest Aeminius, quem alibi quidam intellegunt et Limaeam uocant, Obliuionis antiquis dictus multumque fabulosus*. Le nom d' *Aeminius*, présent chez Varron provient sans doute d'une erreur paléographique grecque Αιμινίος pour Λιμνείας, à moins que ce ne soit l'inverse.

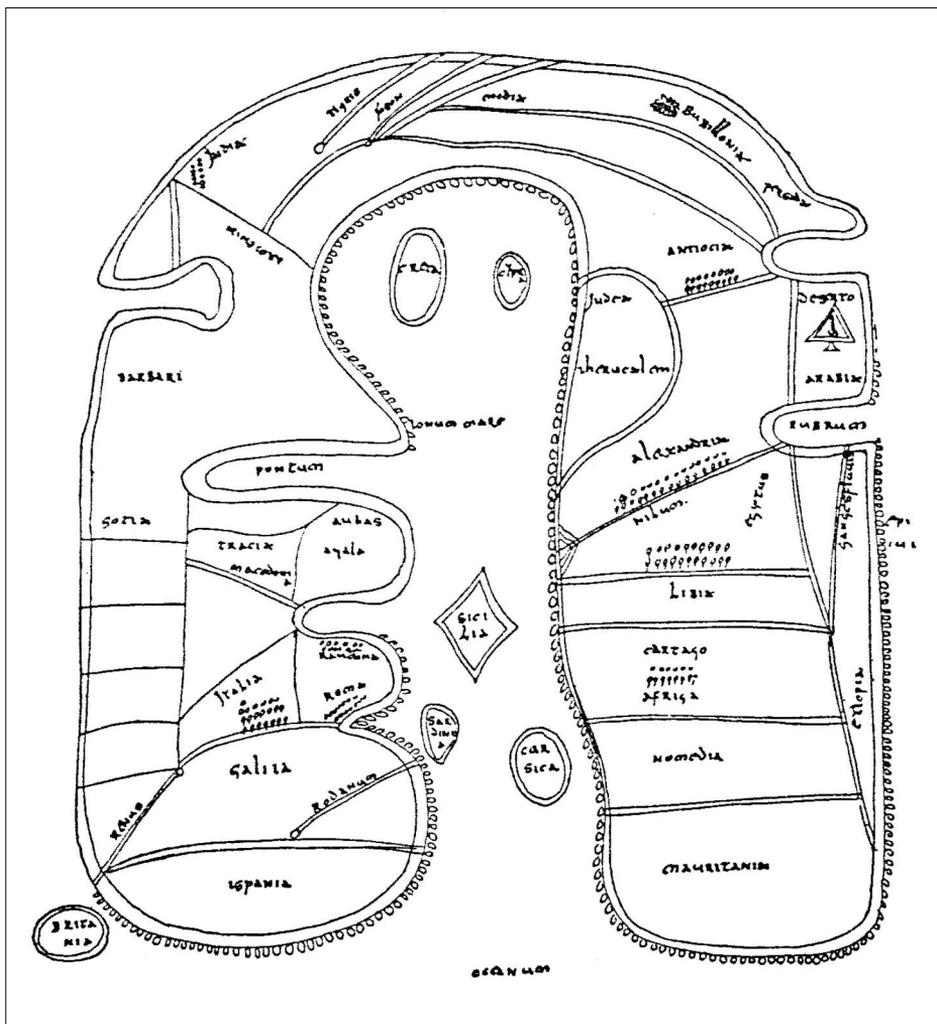


Fig. 1. La division de la mappemonde d'Albi (VIII^e siècle)

BIBLIOGRAPHIE

- ALY, W., (1957): *Strabon von Amaseia*, t. 4: *Untersuchungen über Text, Aufbau und Quellen der Geographika*, Bonn.
- ARNAUD, P., (1983): «L’Affaire Mettius Pompusianus ou le crime de cartographie», *MEFR(A)*, 95: 677-699.
- (1988): «Sur l’origine, la datation et la diffusion de l’archétype de la “Table de Peutinger”», *BSNAF*: 302-321.
- (1991): *La cartographie à Rome*, thèse d’Etat dactylographiée microfichée, Paris IV.
- (1992): «Sur la genèse de l’*Itinéraire d’Antonin*: le prétendu itinéraire de Caracalla», *BSNAF*: 374-380.
- (1993a): «Une deuxième lecture du “bouclier de Doura-Europos”», *Comptes-rendus de l’Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, Avril- Juin 1989: 373-389.
- (1993b): «L’*Itinéraire d’Antonin*: un témoin de la littérature itinéraire du Bas-Empire», *Geographica Antiqua*, 2: 33-50.
- (1998): «Toponymie et histoire sociale: les toponymes en *-iana / -ianis* des itinéraires, une source d’erreur pour les géographes anciens, mais une contribution à l’histoire des grands domaines», in P. Arnaud et P. Counillon (éd.), *Geographica Historica: L’utilisation des géographes anciens par l’historien de l’Antiquité*, Bordeaux, pp. 201-224.
- (2005): *Les routes de la navigation antique. Itinéraires en Méditerranée*, Paris.
- AUJAC, G., (1966): *Strabon et la science de son temps*, Paris.
- BERGER, H., (1903): *Geschichte der wissenschaftlichen Erdkunde der Griechen*, Leipzig.
- BERGGREN, J.L. et JONES, A., (2000): *Ptolemy’s Geography. An Annotated Translation of the Theoretical Chapters*, Princeton.
- BRODERSEN, K., (2003): «Die Tabula Peutingeriana. Gehalt und Gestalt einer “alten Karte” und ihrer antiken Vorlagen», in D. Unverhau (éd.), *Geschichtsdeutung auf alten Karten. Archäologie und Geschichte*, Wiesbaden (Wolfenbütteler Forschungen, 101), pp. 289-297.
- CHRISTOL, M., (1994): «Pline l’Ancien et la *formula* de la province de Narbonnaise», in *La Mémoire perdue*, Paris, pp. 45-63.
- CRUZ-ANDREOTTI, G., (1996): «Romanización y paisaje en la Geografía antigua. El ejemplo hispano», in S. Reboreda Morillo et P. López Barja (éds.), *A cidade e o mundo: romanización e cambio social*, Xinzó de Limia (*Biblioteca Arqueohistórica Limiá, Serie Cursos e Congressos*, 4), pp. 53-64.
- CUNTZ, O., (1888): *Die formulæ provinciarum, eine Hauptquelle des Plinius*, Bonn.
- DESANGES, J., (1964): «Les territoires gétules de Juba II», *REA* 66: 33-47.
- (1978): *Recherches sur l’activité des méditerranéens aux confins de l’Afrique, VIe s. av. J.-C.–IVe s. ap. J.-C.*, Rome (*Coll. EFR*, n°38).
- DESSAU, H., (1911): «Eine Freund Plutarchs», *Hermes* 46: 156-160.
- DETFLESEN, D., (1906): *Ursprung, Einrichtung und Bedeutung der Erdkarte Agrippas*, Berlin (*Quellen und Forschungen zur alten Geschichte und Geographie*, 13).

- DETLEFSEN, D., (1908): *Die Geographie Afrikas bei Plinius und Mela und ihre Quellen – Die Formulæ Prouinciarum, eine Hauptquelle*, Berlin (*Quellen un Forschungen zur alten Geschichte und Geographie*, 14).
- (1909): *Die Anordnung der geographischen Bücher des Plinius und ihre Quellen*, Berlin (*Quellen und Forschungen zur alten Geschichte und Geographie*, 18).
- DIHLE, A., (1980): «Plinius und die geographische Wissenschaft in der römischen Kaiserzeit», in *Tecnologia, economia e società nel mondo romano*. (Atti del convegno di Como, 27.28.29 Sett. 1979), Côme, pp. 121–137.
- DILLER, A., (1952): *The Tradition of the Minor Greek Geographers*, Lancaster/ Oxford, (*Philol. Monogr. Amer. Philol. Assoc.*, 14).
- DION, R., (1965): «La renommée de Pythéas dans l’Antiquité», *REL* 43: 443-466.
- (1966): «Explication d’un passage des *Res gestae divi Augusti*», in *Mélanges J. Carcopino*, Paris, pp. 249-270.
- (1973): «La géographie d’Homère inspiratrice de grands projets impériaux», *Bull. Assoc. G. Budé, Suppl’ Lettres d’Humanité* 33: 463 - 485.
- HEURGON J., (1952): «La date des gobelets de Vicarello», *REA* 54: 39-50.
- ISIK, F., İŞKAN, H., ÇEVIK, N., (1998/1999): *Miliarium Lyciae: Patara yol kilavuz anıtı / Das Wegweisermonument Fahri von Patara* (= Lykia: anadolu-akdeniz kültürleri 4), Antalya.
- JONES, C.P., (2001): «The Claudian monument at Patara», *ZPE* 137: 161–68.
- KLOTZ, A., (1930-31): «Die geographischen *Commentarii* des Agrippa und ihre Überreste», *Klio* 24: 38-58; 386-466.
- KOLENDO, J., (1981): *A la recherche de l’ambre de la Baltique: l’expédition d’un chevalier romain sous Néron*, Varsovie.
- KUBITSCHKEK, W., (1902): «Eine römische Strassenkarte», *JÖAI*, 5: 20-96.
- (1919): s.v. «Karten», in *RE* X.2: 2022-2144.
- KÜNZL, E. & S., (1992): «Aquae Apollinares/Vicarello (Italien)», in R. Chevallier (éd.), *Les eaux thermales et les cultes des eaux en Gaule et dans les provinces voisines*. (Actes du colloque du 28 septembre 1990, Aix-les-Bains, Tours/Turin), (*Caesarodunum*, XXVI), pp. 273-296.
- LE ROUX, P., (2006): «L’invention de la province romaine d’Espagne citérieure de 197 a.C. à Agrippa», dans G. Cruz-Andreotti, P. Le Roux et P. Moret (édss.), *La invención de la Peninsula Ibérica. I. La época republicana*, Málaga-Madrid, pp. 117-134.
- MAGINI, M., (2003): «In viaggio lungo le strade della *Tabula Peutingeriana*», in F. Prontera (ed.), *Tabula Peutingeriana. Le antiche vie del Mondo*, Firenze, pp. 7-15.
- MARGARY, I.D., (1973): *Roman Roads in Britain*, Londres.
- MEURET, C., (1998): «Outils mathématiques et données itinéraires: réflexions sur l’évaluation de la circonférence terrestre chez Ptolémée», in P. Arnaud et P. Counillon (éd.), *Geographica Historica: L’utilisation des géographes anciens par l’historien de l’Antiquité*, Bordeaux, pp. 151-166.
- MOYNIHAM, R., (1986): *Geographical Mythology and Roman Imperial Ideology*, in R. Winkes (éd.), *The Age of Augustus*, Louvain-la-Neuve/Providence, pp. 149-157

- MÜLLENHOFF, K., (1892): «Über die römische Weltkarte», in ID., *Deutsche Altertumskunde*, 3, Berlin, pp. 298–311 (= *Hermes* 9 [1875]: 182–195).
- MURPHY, J.P., (1978): «M. Vipsanius Agrippa and Later Writers Depending upon his Chorographia on Spain and Gaul», *The Ancient World*, 1: 7–13.
- NICOLET, Cl., (1988): *L'inventaire du monde. Géographie et politique aux origines de l'Empire romain*, Paris.
- ŒMICHEN, G., (1880): *Plinianische Studien*, Erlangen.
- PAÍS, E., (1886): *Straboniana: contributo allo studio delle fonti della storia e dell'amministrazione romana*, Turin.
- PALLU DE LESSERT, C., (1908): «L'œuvre géographique d'Agrippa et d'Auguste», *MSNAF* 68 (7^e sér., 8): 215-298.
- PARRONI, P., (1965): *Vibii Sequestris De fluminibus, fontibus, lacubus*, Milan.
- PARTSCH, J., (1875): *Die Darstellung Europas in dem geographischen Werke des Agrippa*, Breslauer Habilitationschr.
- PODOSSINOV, A.V., (2000): «Die geographische Karte im Dienste des antiken Staates?», in M. Dreher (éd.), *Bürgersinn und staatliche Macht, Festschr. F.W. Schiller zum 65. Geburtstag*, Constance, pp. 225-239.
- PRONTERA, F., (2003): «La *Tabula Peutingeriana* nella storia della cartografia antica», in F. Prontera (ed.), *Tabula Peutingeriana. Le antiche vie del Mondo*, Firenze, pp. 7-41.
- RAPIN, C., (2003): «La Suisse et l'arc alpin dans la carte de Ptolémée», *Annuaire de la Société Suisse de Préhistoire et d'Archéologie* 86: 137-144.
- RIVET, A.L.F. (1974): «Some aspects of Ptolemy's geography of Britain», in R. Chevallier (éd.), *Littérature gréco-romaine et géographie historique. Mélanges offerts à R. Dion*, Paris, (*Cæsarodunum*, IX bis), pp. 55-81.
- ROLDÁN HERVÁS, J.M., (1975): *Itineraria Hispana*, Madrid.
- REED, J.N., (1978): «Pattern and Purpose in the *Antonine Itinerary*», *AJPh* 99: 228-254.
- ROMM, J.S., (1992): *The Edges of the Earth in Ancient Thought. Geography, Exploration, and Fiction*, Princeton.
- ŞAHIN, S., (1994): «Ein Vorbericht über den Stadiasmus Provinciae Lyciae in Patara», *Lykia: Anadolu-akdeniz arkeolojisi* 1: 130-137.
- ADAK, M., (2004): «Stadiasmus patarensis. Ein zweiter Vorbericht über das claudische Straßenbauprogramm in Lykien», in R. Frei-Stolba (éd.), *Siedlung und Verkehr im römischen Reich. Römerstrassen zwischen Herrschaftssicherung und Landschaftsprägung*. (Akten des Kolloquiums zu Ehren von Prof. H. E. Herzog vom 28. und 29. Juni 2001 in Bern), Berne, pp. 227-282.
- SALLMANN, K., (1971): *Die Geographie des älteren Plinius in ihrem Verhältnis zu Varro*, Berlin / New-York.
- SALWAY, B., (2001): «Travel, Itineraria and Tabellaria», in C.P. Adams and R.M. Laurence (eds.), *Travel and Geography in the Roman Empire*, Routledge, London, pp. 22-66.
- (2005): «The Nature and genesis of the Peutinger Map», *Imago Mundi: The International Journal for the History of Cartography* 57: 119-135.

SYME, R., (1958): *Tacitus*, Oxford.

WALLACE-HADRILL, A., (2005): «Mutatas formas: The Augustan transformation of knowledge», in K. Galinsky (éd.), *The Cambridge Companion to the Age of Augustus*, Cambridge, pp. 55-84.

WEBER, E., (1976): *Tabula Peutingeriana, Codex Vindobonensis 324*, Graz.

WOLSKA-CONUS, W., (1962): *La Topographie chrétienne de Cosmas Indicopleustès. Théologie et science au VI^e s.*, Paris (*Bybliothèque byzantine. Études*, 3).